IMAGES



MARINS AMÉRICAINS SUR LE SPHINX !

30 mills

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 840 — LE CAIRE (EGYPTE) — 14 OCTOBRE 1945





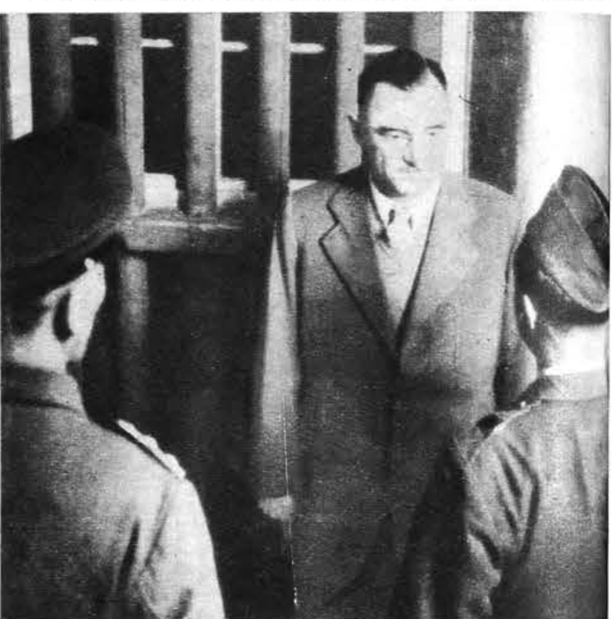
Emile Bauer était un des chefs nazis les plus redoutés Profondément xénophobe, c'est avec le raffinément le plus cruel qu'il se livrait sur les prisonniers et les déportés à des actes de barbarie. On le voit ici revêtu d'un épais costume pour le protéger contre les morsures de chiens policiers que l'on entraîne dans le camp où il attendra d'être jugé, Ce rôle de traqué ne semble pas lui convenir.



JUSTICE SERA FAITE

Les prisons et les camps de concentration qui abritaient jadis les victimes du régime nazi sont aujourd'hui pleins de criminels et de suspects qui attendent le moment d'être traduits en justice. La majorité des grands chefs nazis furent capturés peu après la capitulation de l'Allemagne, mais tous les jours des quantités d'arrestations ont lieu de personnes inculpées de crimes divers. L'Europe saigne encore de toutes les atrocités commises par les nazis et leurs affiliés, et l'heure est proche où tous les criminels de guerre payeront leur dette. Entre temps, ils subissent à leur tour la détention derrière les fils barbelés, et dans l'isolement le plus complet, avec une maigre ration qui leur permet tout juste de vivre. Durant leur incarcération, ils ont pleinement le temps de songer à leurs victimes dont l'image doit les hanter nuit et jour. Et au bout de tout cela il y aura pour la plupart d'entre eux la chambre d'exécution. Ce ne sera que justice. Cette série de photos a été prise dans un ancien camp de concentration nazi sis à Rottweil, dans la province de Wurtemberg, qui fait partie de la zone occupée par les troupes françaises. Ci-dessus : Dans un ancien gymnasium, 193 hommes et 14 femmes ont été internés pour différents motifs. Ils reçoivent là les mêmes rations que les civils. Tous sont des nazis bien connus.

Ces trois hommes passeront en justice où ils auront à répondre de leurs crimes. Ce sont, de gauche à droite : Franz Burkardt, Arnold Dreyer, le « boucher » du camp, et le Dr Alfred Grundler qui voulut créer une super-race.



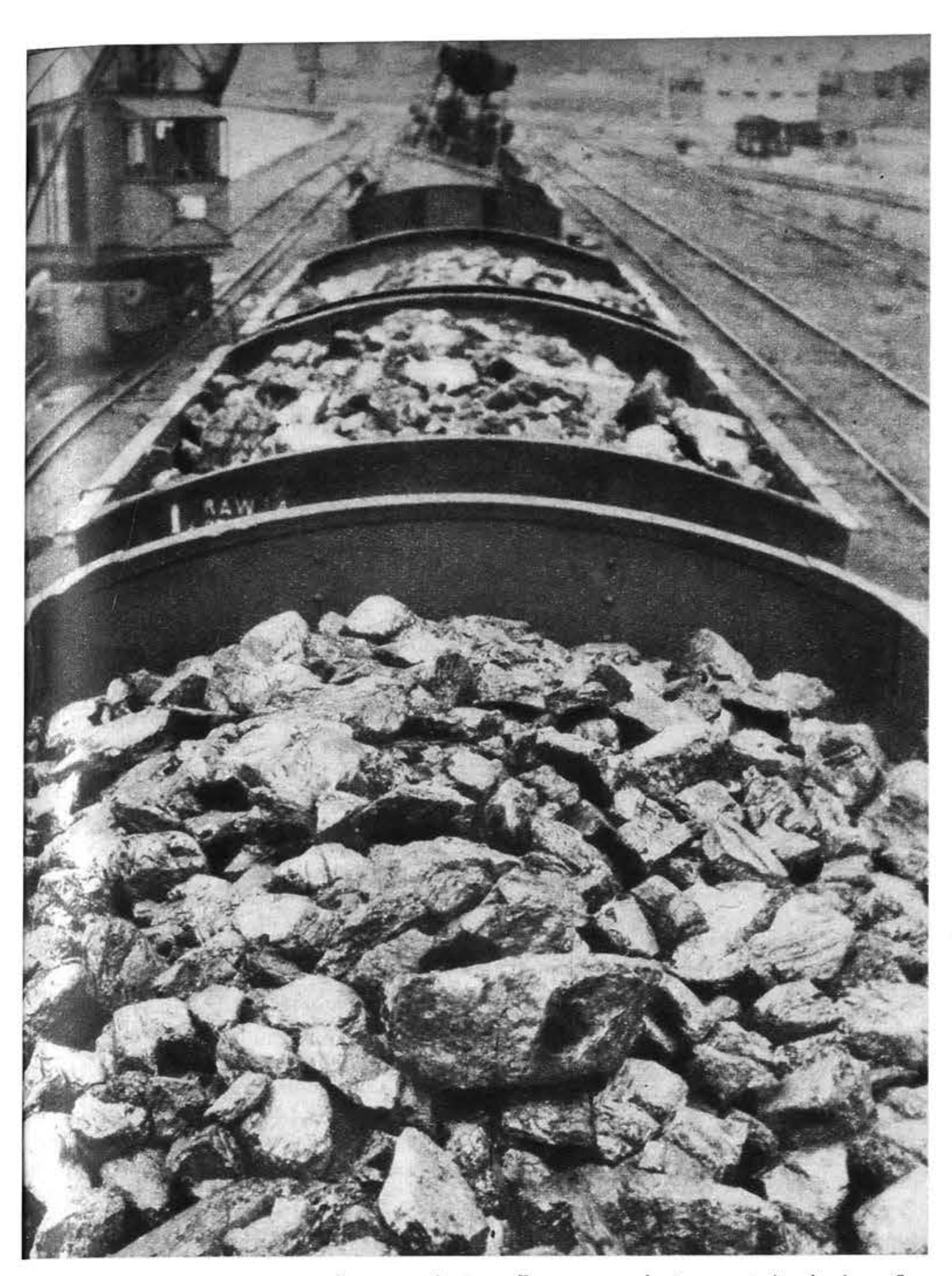
Ernst Weihmann, connu sous le nom du « boucher de Belgrade », était le chef de la Gestapo dans la capitale yougoslave. Ses actes de cruauté ne se comptent plus Le voici maintenant interrogé par deux officiers alliés

Derrière les barreaux de sa prison, Hanne Schmidt, agent nazi notoire, médite sans doute sur le sort qui l'attend. Trouvée et capturée à Rottweil, elle fut immédiatement écrouée.



Deux fois par jour, ces prisonnières allemandes ont l'autorisation de tourner en rond dans la cour de leur camp en guise d'exercice. Pendant ces dix minutes, elles ne peuvent parler.





Ce sont les wagons surtout qui manquaient en France pour le transport du charbon. Actuellement, la distribution de ce produit est assurée et l'hiver ne sera pas moins dur.

L'EUROPE, cet hiver

La pénurie de charbon et de vivres risque d'avoir cet hiver, en Europe, des conséquences désastreuses. A moins d'une aide substantielle de la part des États-Unis, l'économie continentale sera complètement disloquée.

L'Europe, qui avait enseigné au monde l'art de vivre, était préparée à tenir tête aux trahisons, aux Nazis et aux quislings ; mais elle ne s'attendait pas à devoir lutter, pour survivre, contre des maux dus à sa propre libération.

Ce n'est un secret pour personne que l'Europe actuelle est nourrie, vêtue et abritée moins bien qu'elle ne l'était sous les Nazis. Pendant quatre ans, Hitler avait remodelé l'économie totale de l'Europe occupée au profit exclusif de l'Allemagne. Il était inévitable qu'avec la défaite de ce pays, le « nouvel ordre » économique, qui avait été artificiellement créé, s'écroulât avec lui.

Aujourd'hui, après quelques mois de liberté, l'Europe est au seuil d'un hiver qui s'annonce tragique. Toute la question du redressement économique de l'Europe roule autour de deux problèmes : celui du charbon et celui des transports, et la solution du premier conditionne celle du second.

Il n'est pas exagéré de dire que l'Europe a « faim » de charbon.

Dans un article traitant de la famine qui risque de s'abattre cet hiver sur l'Europe, le *Manchester Guardian* écrit : « Tout le monde suppose que la raison principale des difficultés européennes réside dans la pénurie des moyens de transport. Cette illusion est dangereuse parce qu'elle empêche d'envisager les autres données qui sont à la base de ces difficultés. L'Europe souffre des effets des privations endurées par suite d'un manque de plusieurs matières premières dont la principale est le charbon. Celui-ci est à la base de la production de la force motrice nécessaire pour labourer les champs, fabriquer des engrais chimiques, préserver et transporter les denrées alimentaires, denrées qui doivent être données en consommation aux hommes qui produisent cette force sous forme de charbon. »

L'Europe se trouve devant un dilemme. Par exemple, la France a un pressant besoin de sucre ; la récolte des betteraves a été abondante, mais elle ne peut pas en extraire le sucre par suite d'un manque de charbon. Et le charbon français ne peut pas être tiré des mines parce que les mineurs français ne sont pas suffisamment alimentés pour pouvoir travailler sous terre. De sorte que les betteraves ne sont pas récoltées, ou, si elles le sont, une partie est condamnée à pourrir, et les mineurs, continuant à manquer de sucre et à être sous-alimentés, sont de moins en moins capables d'extraire du charbon.

Ce cercle vicieux s'applique également aux autres denrées qui dépendent du charbon pour leur transformation ou leur conservation. Par suite de manque de charbon, les métiers ne peuvent transformer le coton en tissus, les chemins de fer ne peuvent transporter en grandes quantités les produits agricoles se trouvant dans les campagnes jusqu'aux centres urbains. Une civilisation hautement industrialisée, privée de sa force motrice, est atteinte de paralysie.

Cet état de choses peut avoir de sérieuses conséquences. Sans envisager des décès en masse, consécutifs à une famine radicale, l'on peut prédire que plusieurs personnes, cet hiver, mourront d'affaiblissement par suite d'un régime alimentaire insuffisant, d'un manque de chauffage et d'une pénurie de médicaments. La mortalité infantile a déjà atteint un niveau effrayant. Les peuples « libérés » qui avaient espéré une amélioration substantielle de leur sort ont été déçus de la tournure prise par les événements, et les conséquences psychologiques de leurs espoirs frustrés peuvent être assez sérieuses. Comme l'écrit Alan Barth dans *The Nation*, « les Allemands ont appris à leurs dépens que les peuples européens ne sont pas dociles. Ceux-ci ont été accoutumés à la lutte clandestine et aux guérillas. S'ils ne peuvent pas travailler et résoudre leurs problèmes par des »moyens pacifiques, ils chercheront à les résoudre par la violence ».

Le problème principal est celui de la remise en marche de la machine industrielle. Pour cela, il faut du charbon. Il faut tout d'abord fournir à l'Europe occidentale du charbon en quantités suffisantes pour lui permettre de parer aux dangers et difficultés d'un autre hiver sans chauffage et pour qu'elle puisse faire démarrer ses industries-clés. L'Europe doit, de plus, recevoir le matériel mécanique nécessaire à l'extraction du charbon de ses propres mines, afin que le cycle normal de production et de distribution puisse de nouveau opérer.

La première de ces conditions ne peut être remplie que par la fourniture de charbon par les Etats-Unis. L'Angleterre, qui habituellement fournissait une partie du charbon nécessaire au Continent, souffre elle-même d'une pénurie de cette matière première. Harold L. Ickes, en sa qualité d'administrateur du Département des Combustibles solides, dans une déclaration datée du 20 juillet 1945, mit en relief la situation européenne en ces termes : « A la lueur des rapports reçus ces derniers temps sur la situation charbonnière désespérée de l'Europe, je suis arrivé à la conclusion que nous devons permettre tout de suite l'expédition, pour les besoins civils des pays dévastés, de 6 millions de tonnes de charbon américain entre la période actuelle et le 1er janvier 1946. La course, aujourd'hui en Europe, est une course entre le charbon et l'anarchie. L'Europe doit recevoir immédiatement du charbon si des troubles sérieux, politiques et sociaux, veulent être évités. Je ne crois pas qu'il soit exagéré de dire que le prochain hiver verra un tel manque de charbon dans certains pays de l'Europe occidentale que tout semblant d'ordre légal risque de ne plus exister, à moins qu'une aide radicale n'arrive entre temps. »

Ces 6 millions de tonnes constituent, en partie du moins, non pas un cadeau, mais une restitution. Suivant le journal cité plus haut, les armées britanniques et américaines ont reçu de la France seule 300.000 tonnes de charbon par mois. De septembre 1944 à mai 1945, ces armées ont extrait 1.200.000 tonnes de charbon des mines françaises pour les besoins de leurs troupes. Et la production française, qui s'élevait normalement à 60 millions de tonnes par an, n'atteint aujourd'hui que 25 millions de tonnes environ.

Ceci a empêché les Français d'avoir assez de charbon pour pouvoir faire fonctionner même leurs usines d'utilité publique. L'hiver dernier, les villes n'étaient éclairées que quatre heures par jour — ce qui n'est pas pour faciliter le maintien de l'ordre. Le chauffage domestique était presque inexistant, et dans certaines villes du Nord la température était tombée environ à zéro. Les 6 millions de tonnes que les Etats-Unis doivent envoyer serviront à restaurer en partie les services publics et à remettre en marche le système des transports.

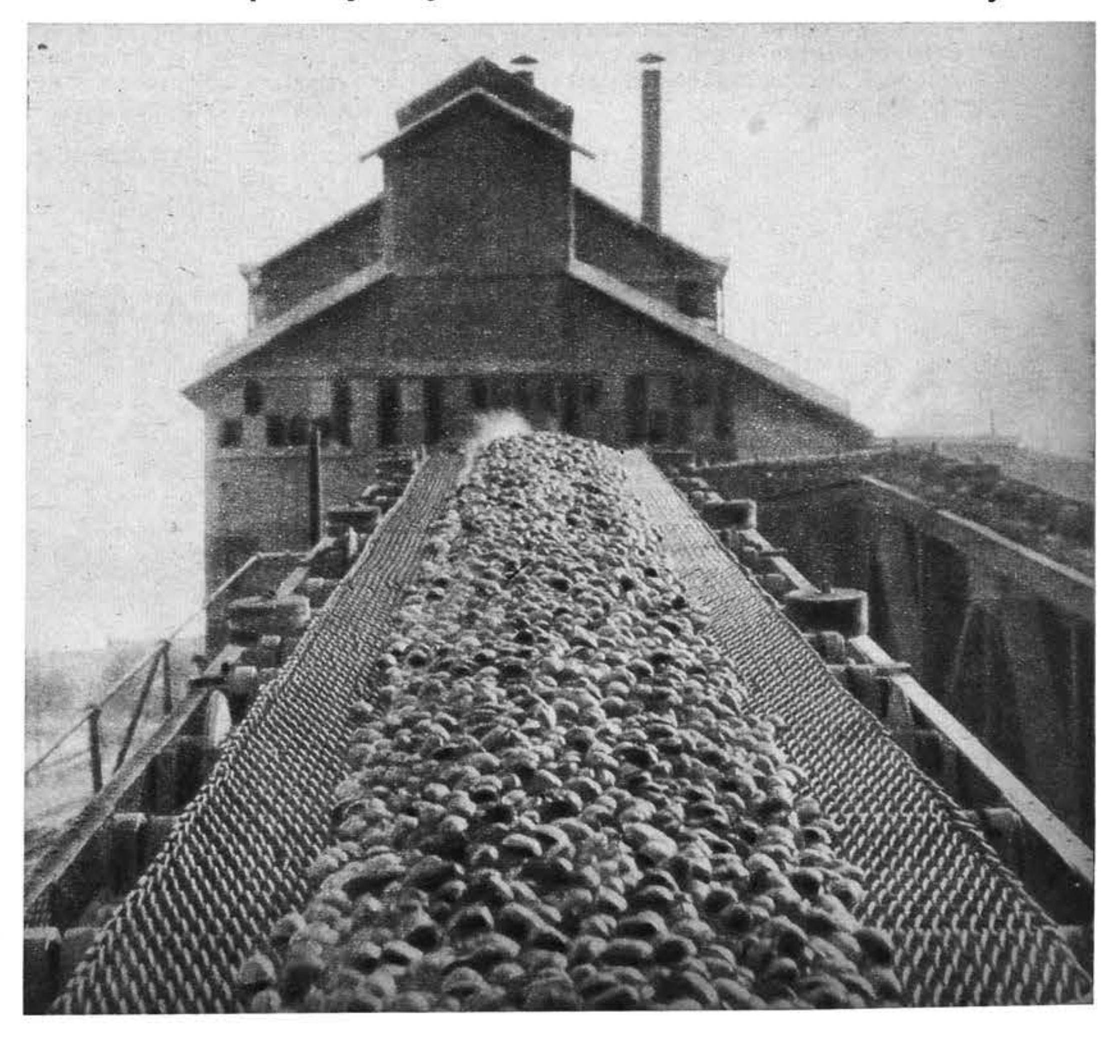
En ce qui concerne les moyens mécaniques nécessaires à l'extraction du charbon des mines européennes, ils ne pourront donner de résultats avant le milieu de l'hiver. Ce délai ne provient pas des dommages causés par la guerre. Les mines de la Ruhr et de la Sarre n'ont subi que de légers dégâts (de 15 à 25%). Les mines françaises, belges et hollandaises sont en assez bon état, mais elles ont besoin d'équipement mécanique. Elles ont également besoin de charbon pour produire du charbon — c'est-à-dire pour mettre en marche l'outillage de la mine.

Mais, plus que tout, les mines de charbon de l'Europe ont besoin de mineurs en état de travailler. Le travail dans les mines est épuisant. Il ne peut être fait lorsque l'estomac du mineur est vide ou rempli d'aliments aux qualités nutritives limitées. Les mineurs hollandais reçoivent 1.800 calories de nourriture par jour contre 3.500 calories, considérées comme un minimum, données aux mineurs américains. Les mineurs français recevaient 1.500 calories environ (de même que les Allemands), mais leur ration vient d'être portée à 2.800 calories.

Les mines de la Ruhr, produisant la plus grande partie du charbon de l'Europe occidentale, ne fournissent que le 15% de leur capacité normale, et les mines de la Sarre, un chiffre légèrement supérieur. Ceci est dû, en partie, à un manque de main-d'œuvre. Ces mines fonctionnaient durant la guerre grâce au travail forcé fourni principalement par les Polonais et les Tchèques qui veulent pour la plupart retourner chez eux. Des prisonniers de guerre allemands sont en train d'être graduellement relâchés pour les remplacer, et 350.000 mineurs — nombre nécessaire pour faire fonctionner normalement les mines de la Ruhr — sont de nouveau sur place, mais le rendement par tête est d'un tiers inférieur à la normale.

« Le cours de l'histoire en Europe et la nature de la paix pourraient être conditionnés par la production du charbon dans la Ruhr et dans la Sarre, écrit Alan Barth. Dix millions de tonnes doivent être extraites de ces régions pour être envoyées en France, en Belgique, en Hollande et en Norvège avant le 1er janvier 1946. Un solde de 15 millions de tonnes doit être exporté avant la fin de la « période charbonnière », soit le 1er avril 1946. Si ceci est fait, et si les mines des pays libérés peuvent produire de nouveau, l'industrie de l'Europe occidentale, l'Allemagne exceptée, pourra être remise sur pied au cours d'une autre année. Sans ce charbon, l'économie de l'Europe occidentale restera stagnante et la civilisation de cette partie du monde risque de s'écrouler. »

Agglomérés de charbon et de brai, transportés en grosse quantité par chaîne, les boulets vont alimenter les foyers. Malgré de grosses difficultés, les mineurs se sont mis à l'ouvrage.



REFERENDUM FRANÇAIS:

OUI ou NON ?

par HERRIOT et LASKI

LIBÉRER LA RÉPUBLIQUE

En votant « Oui » ou « Non », les Français devront se prononcer sur la Constitution. Édouard Herriot, président du parti radical-socialiste, expose ci-après pourquoi ce parti est contraire à la réforme envisagée.

Lorsque le Congrès du parti radical et radical-socialiste a délibéré sur les projets constitutionnels du gouvernement, il l'a fait sans la moindre pensée d'hostilité contre le général de Gaulle. Aux jours anniversaires de la Libération, il serait d'une bien grande injustice d'oublier le rôle prestigieux qu'il a joué pour le salut de la France. Mais le général de Gaulle est un Militaire; il a lui-même hésité sur la voie à suivre dans la politique intérieure; les membres de son gouvernement apparaissent divisés, dans la discussion sinon dans la résolution. Il n'est pas interdit de rechercher les meilleurs moyens de libérer la République, maintenant que la France est sauvée.

Ce que nous visons, nous radicaux et radicaux-socialistes, c'est le retour à la liberté.

Nous voulons arriver à la fin d'un régime de police, de taxations et de réquisitions, et dégager de tout cet ensemble artificiel les droits de l'individu. Dans l'ordre constitutionnel, un fait domine toutes nos délibérations : nous ne voulons pas de l'Assemblée unique. Nous y sommes hostiles, d'abord parce que nous croyons que tout moteur a besoin d'un frein ; en matière de dépenses politiques par exemple, comme, au reste, dans tous les domaines une assemblée unique est condamnée à la surenchère, à la démagogie. Nous consultons l'expérience. Nous avons eu dans notre histoire plusieurs assemblées uniques : la Convention qui s'est terminée par des luttes fratricides et par la réaction de Thermidor, l'Assemblée de 1849 qui nous a menés à la dictature du Second Empire, l'Assemblée de 1871 qui s'est achevée sur un médiocre compris entre les traditions monarchiques et les principes républicains. Si j'en crois les déclarations qui m'ont été faites par les plus autorisés des hommes d'Etat, la République espagnole aurait été perdue, elle aussi, par le régime de la Chambre unique. Ainsi me parlait jadis l'honorable M. Zamora. Mais, surtout, nous faisons une comparaison : la Chambre unique, c'est la formule du national-socialisme avec son Reichstag; les deux Chambres, c'est la formule des Anglais et des Américains, formule qui a résisté aux plus terribles orages.

En quoi ils ont pris beaucoup d'avance sur nous. Pour les réformes de structure, ils ont agi, tandis que nous sommes astreints, pour avoir laissé proscrire la République, à des discussions moins athéniennes que byzantines.

Si l'on nous eût écoutés, on ne fût pas sorti de la République. C'est le crime de l'abominable coup d'Etat de Pétain d'avoir en un jour substitué à la démocratie la dictature. Ce n'était certainement pas cela qu'avaient autorisé les membres de l'Assemblée Nationale, le 10 juillet 1940. Puisque le texte voté par eux spécifiait expressément le maintien de la République, le coup d'Etat est l'œuvre de Pétain, de Pétain seul.

A notre avis, il eût fallu, depuis, rentrer au plus tôt dans le régime normal. Par sa déclaration de Brazzaville, le général de Gaulle l'avait promis. En tout cas, appelés aujourd'hui à prendre part au referendum du 21 octobre 1945, consultés sur la question suivante : « Voulez-vous que l'Assemblée élue soit constituante ? », nous répondons : NON. Nous voulons bien la nouveauté, mais non l'aventure ; c'est-à-dire que, si notre opinion hostile à l'Assemblée Constituante triomphe, l'Assemblée élue sera tout simplement une Chambre des Députés à laquelle sera adjoint, dans un délai de deux mois, un Sénat élu conformément à l'article 3 de l'ordonnance de de Gaulle instituant le referendum. Ce Sénat pourra d'ailleurs différer du Sénat ancien et se trouver composé d'une façon plus démocratique, avec une représentation plus équitable des grandes villes. Ce Sénat, selon nous, ne pourrait s'opposer à la volonté par deux fois exprimée de la Chambre élue par le suffrage universel direct. Nous demandons aussi la pratique mesurée de la dissolution quand surgiraient des conflits graves mettant en péril la stabilité ministérielle.

Pour les batailles électorales prochaines, le parti radical proteste aussi contre le régime de vote adopté. En vertu de l'ordonnance du 17 août 1945, les élections du 21 octobre doivent avoir lieu au scrutin de liste « départemental » à un tour, avec représentation proportionnelle. Nous demandons, nous — d'accord en cela avec le parti socialiste et le parti communiste — la proportionnelle intégrale avec report des restes sur le plan « national ».

Ainsi, nous répondrons « NON » et « NON » aux deux questions posées par l'ordonnance 45-1836. Nous agirons ainsi par hostilité raisonnée à tout referendum qui pourrait prendre un caractère plébiscitaire, par volonté de rétablir la légalité républicaine. Nous nous préoccupons moins d'obtenir le succès que de défendre les principes. Ce que nous entendons faire, comme je l'ai dit en termes que le Congrès a adoptés : « C'est LIBERER LA REPUBLIQUE ».



La France a voté dans le calme. Voici une section de vote de la banlieue parisienne présidée par une femme. Bientôt les Français seront appelés à se prononcer sur la Constitution.

DE GAULLE ET LES ÉLECTIONS

Harold Laski, membre éminent du parti travailliste britannique, analyse la position du général de Gaulle par rapport aux prochaines élections françaises et les chances des divers partis politiques en présence.

Avec les élections en vue, la scène politique française apparaît de plus en plus confuse. On ne demande pas simplement aux électeurs de choisir les hommes et les femmes qui établiront une nouvelle Constitution ; on leur demande aussi s'ils sont disposés à donner au général de Gaulle, pour une période de sept mois, quelque chose qui ressemble à des pouvoirs exécutifs illimités. Les électeurs sont priés de voter d'après un système de représentation proportionnelle qui a été délibérément, peut-être même sciemment, choisi pour favoriser les circonscriptions rurales conservatrices au détriment des centres urbains radicaux.

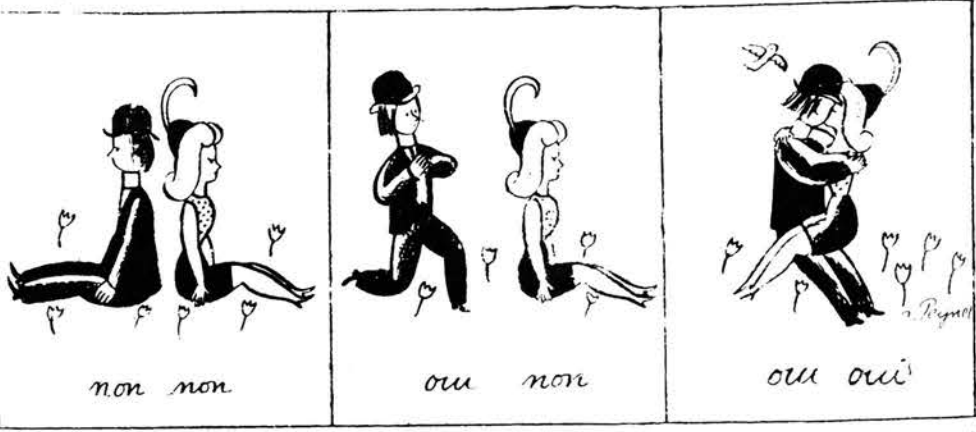
Aucun programme défini n'a été soumis aux votants, ni par le général de Gaulle ni par la droite, et ceux-ci ont très peu de renseignements sur les relations existant entre les partis de gauche. Ils savent à peine quel est le but exact du Mouvement de Résistance dans son ensemble si l'on ne tient pas compte de certains éléments qui le composent et qui ont déjà adopté les directives de leur propre parti politique. Les électeurs ne sauront même pas quelles seront les conséquences de leurs votes sur les malheureuses traditions du régime vichyste.

Personne ne peut regarder la France sans s'apercevoir des immenses réformes économiques et sociales dont elle a besoin. Personne ne sait exactement si le général favorise ou non ces réformes. Lorsque, à la libération, il retourna triomphant dans son pays, il avait une opportunité unique de commencer une rénovation spirituelle de la civilisation française. Ce qu'il a fait surtout, c'est de fournir un intervalle durant lequel toutes les forces de la réaction française ont eu le temps de se remettre et de reprendre confiance en elles-mêmes. Il aurait pu employer l'Assemblée Consultative pour ranimer la vie parlementaire française. Mais il est tout à fait clair que le général est méfiant, jaloux même de l'Assemblée, et qu'il a été irrité à chaque tentative faite par elle de suivre une ligne de conduite indépendante. En un mot, il est difficile de ne pas sentir qu'il est devenu la victime du mythe qui le considère comme indispensable.

La position des divers partis est loin d'être définie. Les Communistes sont forts, surtout à Paris, et la part qu'ils ont jouée dans le Mouvement de Résistance leur donne un prestige bien mérité lequel, il faut l'ajouter, a été exploité par eux jusqu'au bout. Il fut un temps où l'on croyait qu'ils auraient fait un accord, peut-être même une alliance, avec les Socialistes. Mais le récent Congrès du parti socialiste rejeta l'alliance en faveur d'une collaboration indépendante, rejet qui signifie qu'au fond la politique communiste est issue moins des besoins urgents de la France même, que d'une perspective étrangère aux affaires françaises. Et il y a une tendance constante de la part des Communistes français de flirter, en France, avec d'autres forces n'ayant aucune relation avec les buts de reconstruction poursuivis en commun par les Socialistes et les Communistes. Les Socialistes eux-mêmes sont également forts. Mais ils ne sont pas encore décidés si leur point de vue est ou n'est pas compatible avec les tendances inhérentes au gaullisme. Aucun parti n'a fait davantage, surtout depuis le retour heureux d'un Léon Blum plein de vigueur intellectuelle, pour montrer clairement ce que les Socialistes veulent entendre par IVe République. Mais, pour passer de la doctrine à l'action, ils étalent encore de la timidité et de l'hésitation. Et les Radicaux-Socialistes, sous la direction de M. Herriot, semblent tourner en rond, cherchant des alliances qu'ils ne contractent pas, mais auxquelles d'importants membres du parti se sont engagés.

Quant à la droite, elle ne montre absolument aucune cohérence. M. Louis Marin, toujours le principal leader conservateur, n'est qu'une honnête réplique tory qui, réellement et de bonne foi, désire un retour à la France de 1939, ne se doutant pas à quel point cela est devenu chose impossible. A part lui, les Socialistes-Chrétiens — dont le chef, le ministre des Affaires Etrangères M. Georges Bidault, est intègre et sympathique — n'ont aucune véritable relation avec une situation politique dans laquelle leur point de vue tient davantage de la rêverie que de la réalité.

Peut-être que le meilleur moyen de résumer la situation est de dire que la gauche sait ce qui ne va pas en France, mais qu'elle n'a pas trouvé la façon de s'unir pour imposer ses vues, tandis que la droite croit que tout serait bien si l'on passait l'éponge sur les tragiques années écoulées depuis 1939. Il y a très peu de signes qui montrent qu'une profonde attention a été accordée aux problèmes importants de l'avenir. Le système d'éducation de la France a besoin d'être remanié ; l'armée doit être amenée à accepter des principes démocratiques et républicains ; l'effrayante centralisation administrative a besoin d'une refonte totale pour céder la place à un système efficace d'un fort gouvernement local possédant une véritable initiative. La modernisation de l'administration et du pouvoir judiciaire est urgente. Le danger que représente le retour de l'Eglise à la vie politique est à éviter si les vieilles controverses ne doivent pas être ressuscitées.



AMOUR ET REFERENDUM (D'après « Dimanche-Paysage »)

Le fait est que la situation demande des réformes radicales que seule une grande victoire de la gauche pourrait accomplir. D'après les conditions établies par le général de Gaulle pour les élections, il a rendu cette victoire aussi difficile que possible. Il est malaisé de dire s'il a agi de la sorte parce qu'il est politiquement « naïf » ou parce qu'il désire une victoire pour la France « traditionnelle ». La chose certaine est que, comme Tocqueville prévint la Chambre quelques jours avant la Révolution de 1848, la France a besoin d'un changement complet dans l'essence de son gouvernement, des moyens qu'il emploie, des buts que ces moyens cherchent à atteindre. Si le résultat des élections rendait ce changement possible, l'effet sur l'Europe serait considérable. Si le résultat conduisait à une impasse quelconque, ce serait à la fois une tragédie pour la France et pour la civilisation. Car jamais nous n'avons eu autant besoin qu'en ce moment de l'exemple stimulant d'une France sereine, forte de confiance en soi et sûre de la direction dans laquelle son peuple est déterminé à s'engager.

(Exclusivité « Images »)



Les jeunes fermiers reçoivent en URSS une bonne instruction militaire. Ils seront les éléments solides de l'Armée Rouge de demain.

RETOUR DE MOSCOU

Jean Champenois, correspondant spécial de l'AFP à Moscou, de passage au Caire, a bien voulu nous écrire ses impressions sur l'URSS où il a vécu de longues années.

« Images » a bien voulu me demander quelques impressions de Russie. Il y a déjà un mois environ que j'ai quitté l'URSS, en route pour la France. Aussi les impressions que je peux donner ne sont pas de la toute dernière fraîcheur.

Cependant, pour parler un peu de politique étrangère — il faut bien en parler un peu, de temps en temps — les récents développements des événements à Londres ne m'ont pas paru spécialement surprenants. Visiblement, l'entrée de la bombe atomique dans l'arène militaire et diplomatique n'a pas eu d'influence sensible sur le cours de la politique extérieure russe. Il n'y avait pourtant pas là de quoi trop s'étonner.

Au point de vue du redressement ou plutôt du rajustement économique de l'URSS, que puis-je vous dire ? Les heures tragiques de la guerre passées, après la victoire de Stalingrad, quand il était déjà clair pour tout le monde que l'URSS était sauvée, qu'elle allait sortir victorieuse de cette terrible lutte, on pouvait se poser la question suivante : l'URSS en sortira victorieuse, mais n'en sortira-t-elle pas affaiblie considérablement ? Or, un an avant la capitulation allemande, il était, je crois, permis aux observateurs de bonne foi de répondre : non seulement l'URSS ne se retrouvera pas affaiblie après la guerre, mais incomparablement plus forte, militairement et économiquement, que lorsque Hitler la força à tirer l'épée.

Tout citoyen soviétique le sent et le sait : aussi le moral intérieur est-il excellent. Le système de rationnement subsistait encore quand je suis parti, mais déjà deux baisses substantielles du prix des principaux produits alimentaires, viande et produits carnés, conserves de toute sorte, lait et produits lactés, farine, semoule, avaient été affichées à un mois d'intervalle à peine dans les magasins dits « commerciaux », c'est-à-dire dans les magasins d'Etat, pratiquant la vente libre à tout venant, au prix fort. Ces réductions de prix atteignaient 25 à 30 pour cent sur certains articles. Un grand effort est fait pour remettre tissages et filatures sur le pied de paix et les faire travailler aux besoins de la population civile. Or, c'est le vêtement plutôt que la nourriture qui laisse à désirer. Dans les milieux gouvernementaux, on estime pouvoir obtenir en ce domaine des résultats déjà satisfaisants vers le milieu de l'année prochaine.

L'URSS est, pour ce qui touche le commerce international, dans une situation que beaucoup de pays peuvent lui envier. Elle a besoin des marchandises des autres pays. Elle peut et, je crois, veut leur ouvrir son immense marché, elle peut les aider ainsi à résoudre leurs problèmes de chômage, mais elle est dans une situation telle qu'elle peut à la rigueur se passer d'eux si, d'aventure, ils entendaient lui imposer des conditions de commerce qui risqueraient d'entraver son propre développement économique ou si l'on voulait « mélanger les torchons avec les serviettes », mêler les questions de commerce avec les questions de politique extérieure.

L'URSS, on le sait, n'a pas à craindre une crise de chômage : on ne peut pas dire non plus qu'elle devra résoudre une crise de main-d'œuvre. Le problème que la démobilisation soviétique devra résoudre est essentiellement un problème de distribution des millions et des millions de travailleurs encore sous les drapeaux. On ne veut pas démobiliser des hommes pour leur souhaiter « bonne chance et débrouillez-vous », les abandonner dans la nature, les laisser accourir en foule dans les centres déjà surpeuplés où la guerre a encore raréfié les logements. Il est certain que la délivrance des permis de séjour dans les grandes villes est toujours strictement contrôlée. Il est certain que les démobilisés sont orientés vers tel ou tel endroit, selon leurs facultés et leurs spécialités techniques. Beaucoup de démobilisés quittent leur unité avec en poche un ordre d'embauche ou au moins une recommandation.

Certains trouveront peut-être que la liberté individuelle est ainsi violée : on ne voit pas en URSS que ce soit violer la liberté de quiconque que de faire en sorte qu'il ne débarque pas dans un endroit où il n'y a pas de travail pour lui, pas de logement, alors qu'il peut être utile ailleurs à lui-même et à la collectivité.

Un des problèmes que la paix permettra sans doute rapidement de résoudre, c'est celui des enfants abandonnés. Le flot de l'invasion allemande roulant sur d'immenses territoires avait brisé, dissous de nombreuses familles, et il est vrai qu'en URSS, pendant cette guerre, quoique à un bien moindre degré que pendant les grandes famines — il n'y eut pas de famine en URSS — on revit les enfants abandonnés. L'Etat fit tout ce qu'il put pour eux : on plaça tous ceux qu'on put dans des asiles, dans des familles, et beaucoup de familles en prirent spontanément chez elles sans rien demander au gouvernement. Le Russe est naturellement secourable et aime les enfants. Les soldats, les compagnies, les bataillons et régiments en recueillirent, en firent de petits enfants de troupe, qui, dirigés sur les écoles de cadets, ou sur les écoles militaires, seront un des noyaux les plus solides de l'Armée Rouge de demain, car ils ont maintenant le métier dans la peau et ne veulent pour rien au monde quitter l'uniforme. Mais il n'en restait pas moins une certaine population flottante enfantine. Ce problème, à mon avis, n'est pas difficile à résoudre en temps de paix.

Enfin, je voudrais vous parler de l'esprit essentiellement pacifique du peuple soviétique. Ce peuple, à juste titre, est immensément fier de ses victoires, il a conscience d'avoir sauvé l'Humanité. Mais je n'ai jamais vu de gens qui, au fond, eussent le triomphe aussi modeste et qui paraissent sincèrement attacher moins de prix à la gloire militaire. La guerre a coûté si cher, que chacun en a horreur. On ne pense en URSS qu'à se remettre à la charrue, au tracteur, à l'atelier, et combien de fois ai-je entendu des Russes me demander : « Mais est-il possible vraiment qu'à l'étranger il y ait des gens qui pensent déjà à la prochaine guerre ? Comment expliquez-vous cela ? Est-ce croyable ? »

Et j'avoue qu'on est assez embarrassé de leur répondre.

JEAN CHAMPENOIS



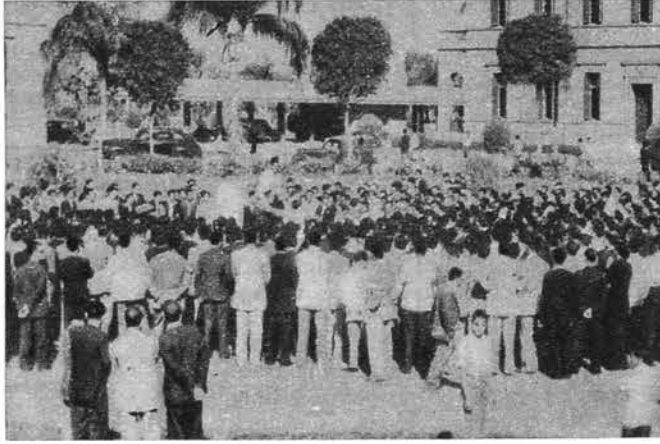
DE GAULLE REÇOIT Mgr DAMASKINOS

Monseigneur Damaskinos, régent de Grèce, s'est rendu récemment à Paris où il a eu des conversations avec les hommes politiques français. Le voici invité, avec d'autres personnalités, à la table du général de Gaulle.



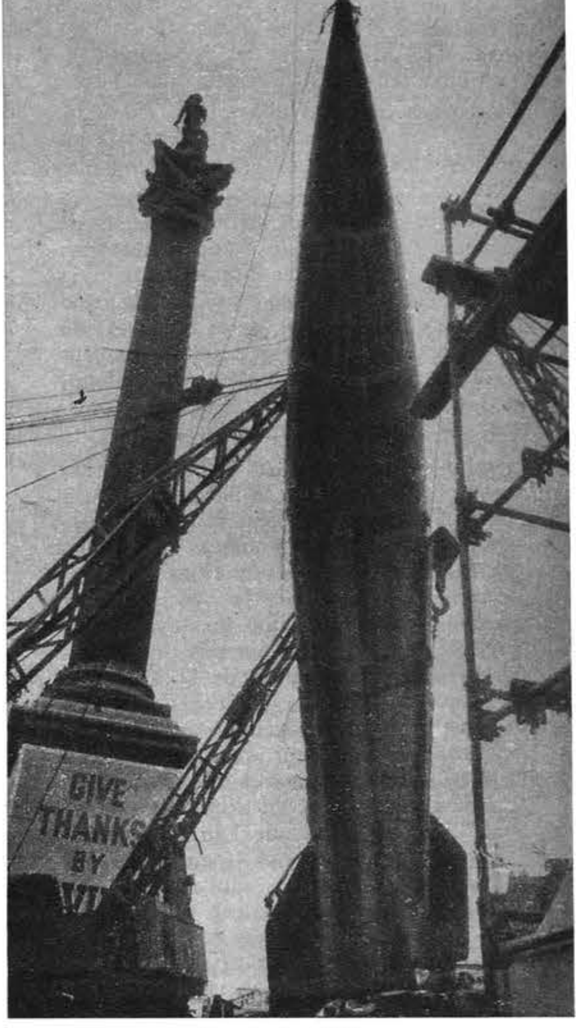
LES WINDSOR EN FRANCE

Le duc et la duchesse de Windsor sont récemment arrivés en France. Le duc s'est ensuite embarqué pour l'Angleterre où il a été reçu au palais royal. Voici le duc et la duchesse quittant le paquebot « Argentine » au Havre.



A L'UNIVERSITÉ ÉGYPTIENNE

Samedi dernier, l'Université égyptienne ouvrait ses portes. Après de longues vacances, tous les élèves gagnèrent leurs cours et, alors que l'on s'attendait à des manifestations tumultueuses, celles-ci eurent lieu dans le calme le plus parfait. Voici un étudiant porté en triomphe.



UNE BOMBE-FUSÉE

A Trafalgar Square, une bombe-fusée allemande a été exposée au cours de l'exhibition qui eut lieu à Londres à l'occasion de la « London National Thanksgiving Saving Week ». Voici le fameux engin en train d'être érigé sur la grande place.



LA FÉDÉRATION SYNDICALE

A Paris s'est ouvert récemment le Congrès de la Fédération Syndicale Mondiale. Soixante-neuf pays ont été représentés et treize autres ont demandé à y être admis. Ainsi donc, soixante-dix millions de syndiqués ont été représentés aux débats. Le président de la conférence, M. Léon Jouhaux, a insisté sur le fait qu'une collaboration mondiale du travail était indispensable pour l'établissement de la paix mondiale. A gauche : la délégation soviétique au cours d'une des séances du Congrès. Ci-dessous : La séance d'ouverture, au palais de Chaillot, de la Fédération Syndicale sous la présidence de M. Jouhaux.



PEINTURES DE PARIS

De retour de France où il a passé trois mois, M. Georges Sabbagh nous parle du Salon d'Automne, dont il a présidé le Jury, et de la vie artistique à Paris.

— Avant de vous entretenir des artistes parisiens, nous dit le peintre Sabbagh, laissez-moi vous parler un peu de Paris.

Studio clair à Zamalek. Aux murs, les tableaux de l'artiste ajoutent à la luminosité de la pièce.

— Après six ans d'absence j'ai revu Paris avec joie, et la ville ne m'a jamais paru aussi belle. En ce début d'automne, les arbres, qui commencent à roussir, donnent une note somptueuse à la perspective des boulevards. Mais toute cette somptuosité n'arrive pas à faire oublier complètement les privations au milieu desquelles se débattent les Parisiens. Ce qui frappe le plus le nouveau venu, c'est de remarquer que les passants n'ont jamais les mains vides : l'un tient un panier, l'autre un paquet, car chacun fait soi-même ses provisions. Toutefois, avant de quitter Paris, l'on m'a dit que les conditions alimentaires allaient légèrement s'améliorer.

Georges Sabbagh allume une cigarette, se cale dans un fauteuil, suit des yeux les volutes bleues qui vont se perdre au plafond.

— Je me rends un matin au palais de Chaillot où se tient le Salon d'Automne. Sur les quais, journée brumeuse. L'hiver se pressent par une légère piqûre de froid vivifiant. La couleur de la Seine et du quai opposé est d'un gris fait de vapeur bleutée et diaprée de rose. Des chalands et des remorqueurs donnent une note puissante à ce paysage immatériel.

« En entrant au Salon, je reprends contact avec les gardes à la blouse grise et à l'immuable casquette bleue bordée de passepoil rouge. Plusieurs années ont buriné de leur empreinte des visages d'avant-guerre, déjà fatigués. Je les retrouve marqués d'au moins dix ans, ayant supporté la faim, le froid, la misère et, pardessus tout, l'humiliation de l'occupation. Ces amis des artistes — depuis qu'il y a des Salons — m'ont accueilli avec ce sourire un peu protecteur qu'ils réservent à ceux qu'ils ont connus très jeunes. Au contact des peintres, ils ont acquis un peu de leur fraîcheur d'âme, de leur enthousiasme et de leurs déceptions — en somme, un peu de leur sensibilité qui magnifie ou écrase tout ce qu'ils voient suivant leur disposition du moment.

« A l'intérieur du Salon il y avait des toiles retournées contre le mur ; d'un côté celles acceptées, de l'autre celles refusées. C'est là que le sort des jeunes peintres se décide — pour cette année du moins.



Un portrait de Georges Sabbagh, peint par lui-même.

« J'entre en pleine séance du jury. Imaginez ma joie de revoir mes camarades et amis. Tout le Comité est là, les membres du jury et les membres d'honneur dont la plupart sont des critiques d'art : René Jean, Edouard Sarradin, Raymond Cogniat, Valdemard Georges, etc., etc. Après plusieurs poignées de main, bourrades et exclamations, je questionne :

« — Un tel ?

« — Fusillé !

« — Un tel ?

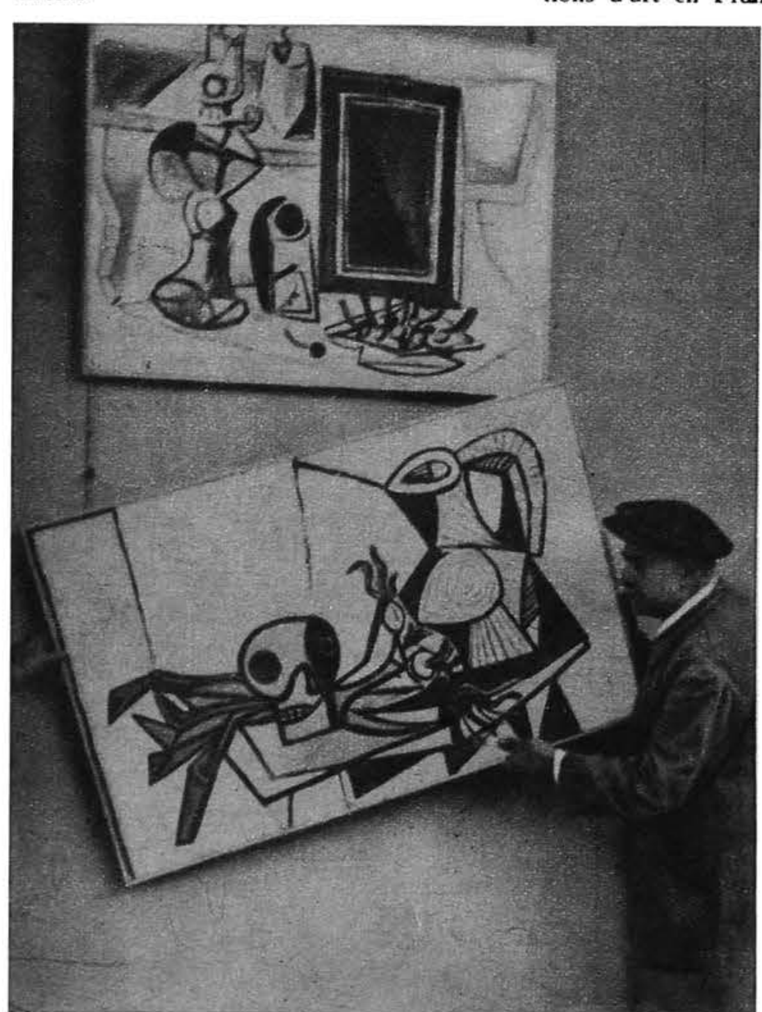
« — Déporté !

« — Un tel ?

« — Collaborateur... donc, pour nous, mort !

« Je n'ose poser d'autres questions. Il y a trop de trous dans les rangs de ces camarades qui ont été les compagnons de 25 ans de luttes, d'espoirs ou de désillusions.

« Certains sont arrivés ; d'autres ont été balayés par le manque de volonté ou de ténacité, ou simplement faute de talent. Ceux qui restent sont des patriotes éprouvés, car le Salon, dès la libération, a institué son propre tribunal d'épuration et s'est débarrassé de tous ceux dont l'attitude nationale pendant l'occupation a montré quelque défaillance. Tous ceux du trop fameux « voyage en Allemagne », organisé par Otto Abetz, ont été exclus, et il est navrant de constater que ce voyage avait attiré une partie des artistes les plus talentueux. Je concevrais mal, s'il me fallait faire un historique de la peinture française contemporaine, de ne pas y inclure Dunoyer de Segonzac, Friez, Vlaminck ou Derain. Et cependant il est parfaitement juste que, pour l'instant du moins, ces artistes soient écartés des manifestations d'art en France. En ce moment, la blessure est encore trop vive et les chairs trop meurtries ; on trouvera peut-être avec le temps des circonstances atténuantes dans les raisons qui ont déterminé ce voyage.



Le Salon d'Automne a ouvert ses portes au palais de Chaillot. Voici un garde accrochant au mur deux tableaux de Picasso.

« Pour beaucoup, c'est la flatterie seule qui les a décidés à partir. Les artistes, en général, sont de grands enfants très vaniteux et qui ne raisonnent pas toujours juste quand on les prend par leur point faible. L'intérêt a fait le reste, les Allemands, avant de les inviter à ce voyage, leur ayant acheté plusieurs tableaux. Mais il est tout à fait normal que dans une période agitée — pour ne pas dire révolutionnaire — l'on ait pris une telle sanction.

« Epoque révolutionnaire, dis-je, et forcément la peinture devait s'en ressentir, tellement nous sommes les esclaves de tous les remous qui nous agitent !

« Tenez, par exemple, Pablo Picasso — grand peintre, homme de génie, toujours à la recherche du nouveau, acrobate de la peinture, tour à tour grand classique et grand humoriste — donne dans le panneau de la gloire publicitaire et fait, si j'ose dire, de la peinture politique : expression graphique volontairement elliptique, couleur toujours sonore, mais un sujet pour provoquer le scandale. Il cultive à dessein le goût du bizarre. Il pourrait s'y plaire et ne plus se retrouver sur ses pieds. Il faut lui crier « casse-cou Pablo ! »

« L'exemple de cette gloire factice incite les tout jeunes à imiter (sans posséder la maîtrise de Pablo) ses qualités de mauvais aloi ; comme il leur faut, coûte que coûte, attirer sur leur nom l'attention, ils étalent sans trop de discernement les rouges, les jaunes et les bleus les plus vifs.

« Matisse a réalisé ce problème de la couleur pure, il y a bientôt 40 ans, avec un bonheur parfait. Du fait que Matisse soit un maître de la couleur, il ne s'ensuit pas que ces jeunes suiveurs le soient aussi. Matisse a trouvé son expression, tandis que les autres n'en sont que de pâles imitateurs et n'apportent pas grand'chose à l'art de la peinture. Le temps, croyez-moi, remettra toute chose à sa place, et le Salon de cette année, visité par moi avant l'ouverture officielle (j'ai dû quitter Paris deux jours avant le vernissage), retrouvera sa cimaise.

« A part une salle Matisse, il y a une rétrospective du regretté Launois, des toiles de Pierre Bonnard plus jeune que jamais à 73 ans, et deux toiles d'Alain Marquet, de la même génération que Bonnard, représentant le port d'Alger. Il y a également un magnifique Braque et toute la pléiade des peintres qui va de 40 à 60 ans — tous ayant fait un très gros effort dans le choix de leur envoi. Le Salon de cette année sera certainement un des plus beaux.

« Pour terminer, je dirai que les peintres de France sortent grandis par les épreuves de ces six dernières années où ils ont puisé une sorte de force et d'inspiration nouvelles. »

Nous quittons Georges Sabbagh qui vient de se passer la veste d'atelier. Mais nous nous promettons de le revoir au cours de la saison artistique qui s'annonce des plus brillantes puisqu'elle comprendra, entre autres, une grande exposition de peintures parisiennes dont Georges Sabbagh s'occupera de la présentation avec le goût et la compétence qui le caractérisent.

B. C.

NOS CRÉDITS EN STERLING

Le mot « Bloc Sterling » est un mot qui a pris un sens nouveau au cours de cette guerre. Avant 1939, le seul sens qui pouvait lui être attaché, de même qu'à l'expression « Bloc Dollar », était que les pays qui appartenaient à tel ou tel bloc avaient adopté le dollar ou la livre sterling pour constituer leurs réserves monétaires.

Mais ce facteur mis de côté, cette distinction entre blocs de monnaies diverses ne comportait aucune différence fondamentale. Quel que fût le bloc auquel vous apparteniez, vous déteniez les mêmes facilités pour importer des marchandises ou utiliser les services de n'importe quel pays du monde. Votre argent pouvait se changer aisément et instantanément en n'importe quelle autre monnaie.

MONNAIES ÉCHANGEABLES

Aujourd'hui, la situation a radicalement changé. Ce dont nous souffrons, c'est de ne pouvoir convertir facilement notre argent en marchandises ou en services, hors de la « zone sterling » ; seules des sommes limitées fixées par l'Angleterre à l'Egypte peuvent être échangées contre des dollars américains.

Pour résoudre la difficulté monétaire qui se présente à nous, deux solutions éventuelles se présentent :

1) La première consiste à obtenir la liquidation de la dette en livres sterling, et finir ainsi des crédits bloqués.

2) La seconde solution qui est admissible, quoique moins bonne que la première, abandonne ces soldes débiteurs et assure une monnaie qui puisse être convertie ou échangée à l'avenir à tout moment en d'autres monnaies étrangères.

LE RETRAIT DU « LEND-LEASE »

D'après certains milieux financiers autorisés, le retrait de l'aide apportée par la loi « prêt et bail » a eu pour but de forcer la main de l'Angleterre, quoique cette opinion ait été contredite.

Les conversations qui se poursuivent actuellement ont pour objet de remettre l'Angleterre « sur ses pieds », financièrement parlant. Elles sont les bienvenues, que l'issue en soit l'approbation finale des projets de Bretton Woods ou l'accord sur la possibilité d'échanger librement la livre sterling, à une parité quelconque, pourvu qu'elle soit fixe.

C'est de la solution de ce problème que dépend notre espoir, ainsi que celui de tous les pays de la zone sterling, d'échanger librement notre monnaie.

Je viens d'envisager la fixation de la livre à une parité quelconque. Cela signifie qu'elle pourrait être dévaluée. Personnellement, je n'ai jamais douté qu'elle le serait un jour. De nombreuses raisons militent en ce sens. La livre, en fait, est actuellement surévaluée. Une dévaluation n'aurait donc pour effet que de mettre les estimations gouvernementales en accord avec la réalité des faits.

Si on pouvait assurer que la dévaluation n'aurait pas lieu, ce serait autant de gagné ; mais trois facteurs s'opposent à cela :

1) La valeur de la livre, de l'aveu de tous, n'avait été fixée à son taux actuel que pour permettre au gouvernement britannique d'opérer ses achats au cours le plus avantageux possible, même au détriment de la consommation des civils, à qui le dollar était rationné, au même titre que la viande et les produits alimentaires.

2) La théorie de Lord Keynes, qui est la théorie économique des cercles dirigeants britanniques, envisage l'utilité de changements occasionnels du cours des changes comme moyen de combattre les crises économiques.

3) Certains signes de ce courant de pensées se manifestèrent à Bretton Woods où la délégation britannique tint à la rédaction finale des résolutions propres à ouvrir la porte à un changement occasionnel du cours de la monnaie, dans le cadre général du système tout entier.

Il ne manque pas d'indices complémentaires à l'appui de cette thèse. Le journal américain *The New York Sun* a récemment pu-

Que valent nos crédits en sterling ? avons-nous demandé à SANY LACKANY BEY, président de la délégation égyptienne à la conférence financière de Bretton Woods. En répondant à notre question, l'éminent financier nous a donné une analyse détaillée des discussions financières anglo-américaines qui ont eu lieu ces jours-ci à Washington.

blié une nouvelle suivant laquelle la Banque d'Angleterre garantissait le cours de la livre jusqu'au 30 septembre 1945, mais ne le ferait pas après cette date. Et l'incertitude causée par cette information a suscité une certaine baisse du cours de la livre sur le marché américain.

Il ne faut pas confondre une dévaluation de ce genre avec les dépréciations discriminatoires de la monnaie, qui se pratiquaient plus ou moins couramment dans la période d'entre les deux guerres, et qui étaient destinées à renforcer une guerre économique. Dévaluer la livre par rapport au dollar, aujourd'hui, aurait pour signification unique de rendre aux marchandises anglaises leur véritable marché à l'étranger, de même que l'on considère cette possibilité pour la France, dont le commerce menace d'être paralysé, si le franc n'est pas officiellement dévalué dans un proche avenir. Incidemment, ceci explique la cherté de vie au Liban et en Syrie, pays dont la monnaie est liée au franc.

Certains rédacteurs économiques égyptiens ont soulevé la question de savoir si l'Angleterre placerait une partie des crédits accordés à l'Amérique à la disposition des pays du Bloc Sterling qui sont ses créanciers. Il semble, d'après les nouvelles émanant des Etats-Unis, que les Américains s'y opposent formellement. Et le journal anglais *Economist* considère que cette attitude américaine est illogique. A mon avis, les Américains ont raison : car si l'Angleterre agissait ainsi, la situation serait momentanément améliorée, et les difficultés monétaires se retrouveraient identiques au bout de quelques années.

Supposons un instant que l'Angleterre mette à la disposition de l'Inde quelques millions de dollars. Qu'en ferait l'Inde ? Elle trouverait un soulagement momentané parce qu'elle pourrait effectuer quelques achats en Amérique ; mais une fois les sommes épuisées, elle se trouverait dans la même position qu'auparavant. Il en est exactement de même pour l'Egypte.

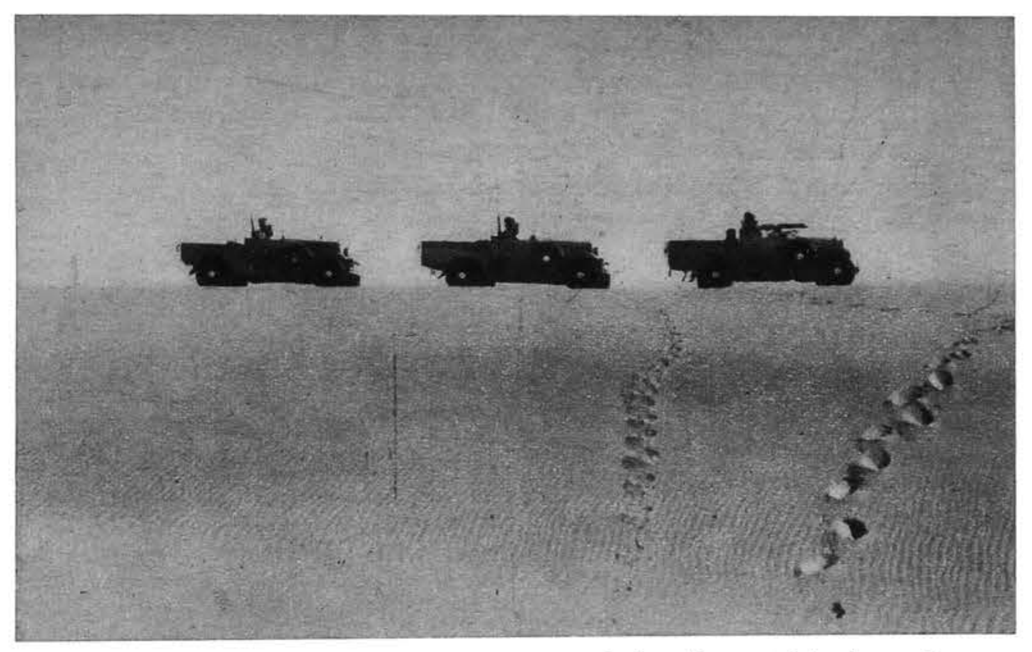
AMÉLIORATION PERMANENTE ?

Les Américains ne désirent pas cette amélioration provisoire, ils veulent bâtir pour longtemps, et savent que la prospérité du monde, et la leur propre, dépend d'une économie anglaise équilibrée. Et les nations membres du Bloc Sterling, y compris l'Egypte, seraient amplement récompensées par la faculté d'échanger librement leurs monnaies. Je pense qu'il faudrait applaudir à un tel assainissement, même si la faculté d'échange devait être limitée aux opérations futures et si, en conséquence, les soldes créanciers de l'Egypte sur l'Angleterre devaient être partiellement ou entièrement abandonnés pour assurer la liberté des échanges futurs.

La presse américaine semble confirmer qu'un prêt américain à l'Angleterre est en voie de concrétisation. Le *New York Sun* écrit : « On rapporte qu'un prêt direct d'un milliard de dollars accordé par le gouvernement des Etats-Unis est préféré à un crédit ouvert par l'intermédiaire de la Banque d'Exportations et d'Importations contrôlée par le gouvernement. D'après ce rapport, la Grande-Bretagne aurait dit aux Etats-Unis qu'elle aurait besoin d'une moyenne de 200 millions de livres annuellement durant les cinq prochaines années, après lesquelles le rythme des exportations serait à même de couvrir les dépenses à l'étranger. »

« La Russie aussi, dit-on, désire des prêts gouvernementaux directs plutôt que des crédits de la Banque d'Exportations et d'Importations. »

En Egypte, on a proposé au gouvernement de lancer un emprunt en Amérique qui lui permettrait d'acquérir des marchandises américaines. Cet emprunt, à mon avis, n'aurait qu'une influence momentanée, et ne constituerait pas un remède permanent non plus. Ce ne serait qu'un palliatif, quand l'objet recherché est une solution définitive. Si l'Egypte pouvait se détacher du Bloc Sterling et se rattacher au dollar, cela serait « une autre histoire ». Mais cette opération n'est pas réalisable en l'état actuel de la situation politique.



Au sommet d'une dune, en plein désert, des camions de la police vont à la chasse des contrebandiers. Des traces de pas sur le sable dirigent leurs recherches qui seront fructueuses.

GUERRE AUX STUPÉFIANTS

Pour lutter contre le trafic des stupéfiants, il est question d'élever une barrière de barbelés longue de 100 kms, dans le Sinaï, sur la frontière égypto-palestinienne, par où passent les caravanes de contrebandiers.



Le lewa Russell pacha

Dans les superbes montagnes du Liban, le hachiche pousse avec toute la luxuriance de la mauvaise herbe. Parfois un petit cultivateur, qui en « chirwal » et en « kheffié » se penche sur son lopin, a la surprise de trouver parmi ses honnêtes céréales de grandes pousses vertes que seul le vent a semées. Mais tout le monde n'est pas aussi innocent. Il y a au Liban et en Syrie des centaines d'hectares plantés de hachiche. L'emplacement est si bien choisi dans le repli aride d'une montagne, qu'il faut des journées de cheval pour l'atteindre. Terrain et cultures appartiennent généralement à de gros propriétaires, seigneurs presque féodaux, et ne rapportent qu'un très maigre salaire aux cultivateurs ; du « doura » ou du « hommos » auraient aussi bien fait l'affaire...

Le Liban et la Syrie ne font qu'une très maigre consommation de hachiche. Rarement, dans les petits cafés de Damas ou de Beyrouth, quelque malheureux portefaix, trop pauvre pour s'acheter de quoi nourrir sa solide carcasse, demande qu'on ajoute dans le tabac de son narguilé quelques brins de hachiche. Nonchalamment la police dresse procès-verbal et ferme de temps en temps ces modestes fumeries.

La plupart des transactions se traitent dans une légère euphorie causée par les fumées de l'alcool. Zahlé, avec le bouillonnement de sa cascade et son arack, le meilleur au monde, est pour cela un cadre rêvé. Dans le « wadi », le bruit de l'eau, les cris des garçons qui hurlent les commandes, l'appel strident des boutiques de tir, les rires homériques des consommateurs, couvrent n'importe quelle conversation. On peut impunément, au-dessus de la table couverte de petites assiettes de « mezzé », débattre des prix et établir minutieusement les plans pour que la marchandise arrive sans avatars jusqu'au consommateur égyptien. La drogue doit traverser la frontière libano ou syro-palestinienne, le désert du Sinaï, le canal de Suez, avant d'atteindre les grandes villes d'Egypte.

Des oranges sont arrivées, peaux vidées de leur pulpe mais fourrées de narcotiques ; les paniers de fruits en dissimulaient entre leurs six parois maçonnées de pamplemousses, et le boiteux de la zone du Canal se servait de son pied bot comme d'une boîte pour passer de la drogue à chaque traversée. Des chameaux destinés à la boucherie, et au-dessus de tout soupçon parce que ne transportant aucune cargaison sur leur bosse, avaient été gavés chacun de 30 tubes d'étain contenant de la drogue. Un chameau tomba raide mort au passage de la douane, éveillant ainsi des soupçons. L'autopsie, sommairement faite, révéla à quel point ces soupçons étaient bien fondés.

DÉCLARATIONS DE RUSSELL PACHA

Président du Bureau des Narcotiques, chef de la police du Caire, Russell pacha jouit d'une renommée presque légendaire dans le monde entier.

Dans son grand bureau, dont les murs sont tapissés de cartes de la Haute et de la Basse-Egypte, Russell pacha me parle de cette lutte contre la drogue.

Grand sportif, amateur de chasse et de pêche, Russell pacha connaît bien le Liban où il a pu, tout en essayant de pêcher les derniers spécimens de truites, qu'ont bien voulu laisser ceux qui écument l'Oronte à la dynamite, voir de ses propres yeux comment se présentait au Liban et en Syrie le problème du hachiche.

« Certes, me dit-il, les autorités locales sont toutes disposées à collaborer. Chaque année, la gendarmerie, sur pied de guerre, s'en va à la recherche des plantations clandestines et en brûle autant qu'elle peut.

« Au cours des dernières années, la 9ème Armée anglaise a prêté main forte aux forces de police locales. Un relevé général des terrains plantés de hachiche a lieu au printemps, et ce n'est que deux mois plus tard, lorsqu'on peut être certain que le cultivateur n'aura pas le temps de replanter une nouvelle récolte, que les gendarmes reviennent arracher ou brûler la mauvaise herbe. Cette année, par suite des incidents politiques, on n'a pu faire qu'un premier relevé général, et on a eu la désagréable surprise de s'apercevoir qu'il y a deux fois plus de superficie emblavée de hachiche que les années précédentes. Il a été malheureusement impossible de mettre le feu à ces récoltes, les forces de la gendarmerie étant mobilisées pour d'autres motifs. C'est, par conséquent, à l'arrivée en Egypte qu'il faudra redoubler de vigilance.

« Pays désormais indépendants, la Syrie et le Liban font partie de l'Organisation des Nations Unies. Et, sans aucun doute, cet organisme international mettra en vigueur, comme l'avait fait déjà feu la Société des Nations, des lois sévères contre les pays producteurs de narcotiques. La Syrie et le Liban devront se conformer à ces lois, tout comme un membre du club Mohamed Aly respecte les règlements du club s'il veut continuer à en faire partie.

« Les autorités libanaises et syriennes, continue Russell pacha, ont déjà affirmé et prouvé leur bonne volonté de coopérer dans la guerre contre les narcotiques. Il faut absolument que les gouvernements de ces deux pays fassent tout ce qui est en leur pouvoir pour empêcher la culture des narcotiques sur leur territoire. C'est là un devoir de solidarité humaine auquel ils ne sauraient se dérober.

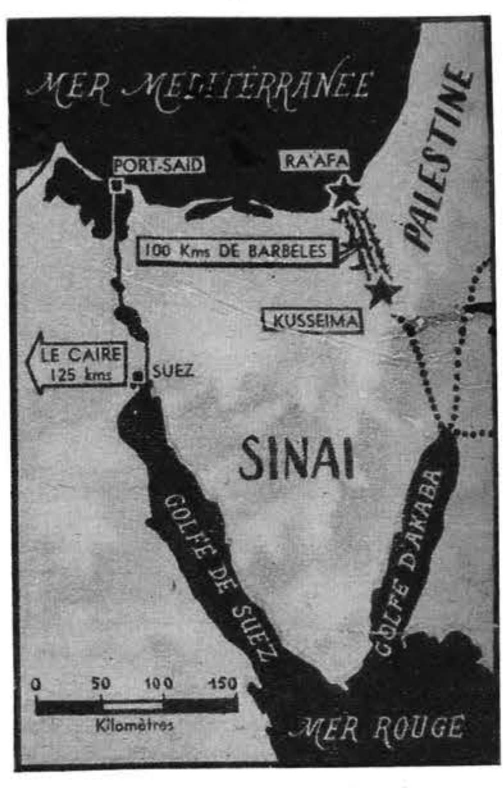
« M. Joseph Salem, nouveau ministre de l'Intérieur au Liban, et qui a représenté son pays en Egypte, où il a pu suivre de près la lutte que les autorités égyptiennes mènent contre les trafiquants de drogue, semble avoir déjà pris des mesures en ce sens. »

A tort ou à raison, l'Egyptien, fumeur de drogue, s'imagine que le hachiche est un aphrodisiaque et préfère bien souvent se priver de nourriture que de ce stimulant.

« En gros, le hachiche se vendait en Egypte l'année passée jusqu'à 240 livres égyptiennes le kilo. Quelques grammes mélangés à du tabac suffisent pour donner à l'intoxiqué son paradis artificiel. Il y a là, pour les requins, de grosses fortunes à réaliser, mais les risques à prendre ne sont pas moins gros.

« L'appât du gain a tenté jusqu'aux militaires alliés de toutes nationalités, qui ont profité de l'immunité dont jouissent les transports militaires pour passer de la drogue. Cela a été un des effets, et non des moins pénibles, de cette guerre.

« Quant aux contrebandiers professionnels, ils ont à leur disposition un terrain immense et désertique, où les pistes sont difficiles à suivre et où, pour déjouer les limiers, ils se mettent parfois de connivence avec un berger de troupeau de moutons. Trois cents moutons ont vite fait d'effacer les traces des pas de chameaux dans



Pour lutter contre le trafic des drogues, S.E. Russell pacha veut dresser des barbelés sur la frontière égypto-palestinienne.

le sable. Parfois la drogue est laissée dans une cache du désert, et un homme, les semelles couvertes d'un chiffon, traverse le canal de nuit dans la petite barque d'un pêcheur et marche pendant des heures sans laisser la moindre trace sur le sable.

« L'hiver est particulièrement propice à ce genre de contrebande.

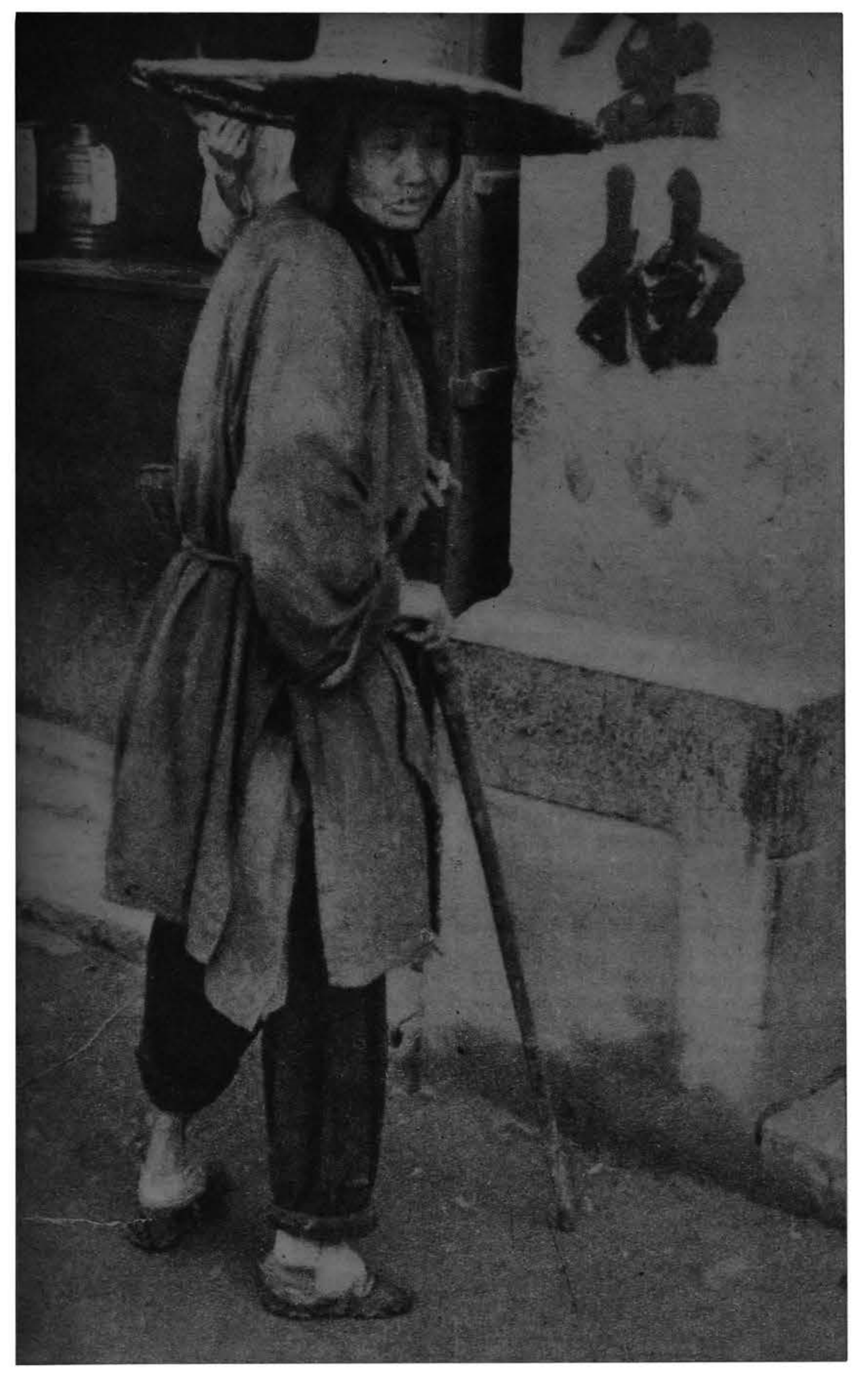
« Jusqu'à présent, la douane s'était établie sur le canal de Suez ; ceci laissait aux contrebandiers un champ immense pour faire entrer leur drogue, la cacher, se mettre ensuite de connivence avec la population de l'endroit et la faire arriver au lac Menzaleh où il n'y a plus guère de chance de mettre la main dessus.

« Aussi ai-je demandé que l'on construise entre Ra'afa et Kusseima, à la frontière palestinienne, une palissade en barbelés qui aurait 100 kms de longueur environ. Des postes de gardes frontières à chameaux pourraient être établis tous les dix kilomètres environ le long de cette frontière. Les contrebandiers devraient alors soit enjamber les barbelés, ce qui avec une caravane de chameaux n'est guère faisable, ou bien passer plus bas que Kusseima, dans une région très peu praticable et manquant de points d'eau, ou encore emprunter la voie maritime, où le nombre des vedettes garde-côte sera augmenté.

« Chaque année, des sommes d'argent considérables passent d'Egypte à l'étranger, en échange d'une marchandise qui empoisonne littéralement la nation égyptienne. Pour arrêter le dixième de la drogue importée ainsi dans le pays, il faut déployer des efforts continuels, user de ruses de Sioux et dépenser un vaste budget. Il est temps que des mesures vraiment radicales soient prises. »

Mettant fin à l'entretien, Russell pacha se lève, et j'admire la haute stature très droite et la vaillance de cet homme qui, sans répit depuis plus de quarante ans, s'est consacré à une lutte acharnée et sans merci contre les narcotiques.

G. S.



ne paysanne aux pieds déformés, surprise par l'objectif devant une échoppe de Kunming.



/oici ce qui arrive aux os des pieds comprimés pour que soit réalisé un idéal de beauté !





La rue principale de Kunming, dans le Yunn an, terminus des routes nouvelles de la Birmanie. A côté des masures de cette ville an cienne ont surgi des installations modernes.

LA CHINE *par port*

par S.A.R. LE PRINCE PIERRE DE GI

Au cours de son récent voyage en Chine, S.A.R. le Prince Pierre « images » des choses et des gens tels qu'on n'en voit que rarement

La guerre en Chine a eu cette conséquence inattendue : elle a ouvert au monde les provinces occidentales du Yunnan et du Szechwan où ne s'aventuraient en temps de paix que les voyageurs en quête de sensations vraiment nouvelles, les explorateurs et les missionnaires.

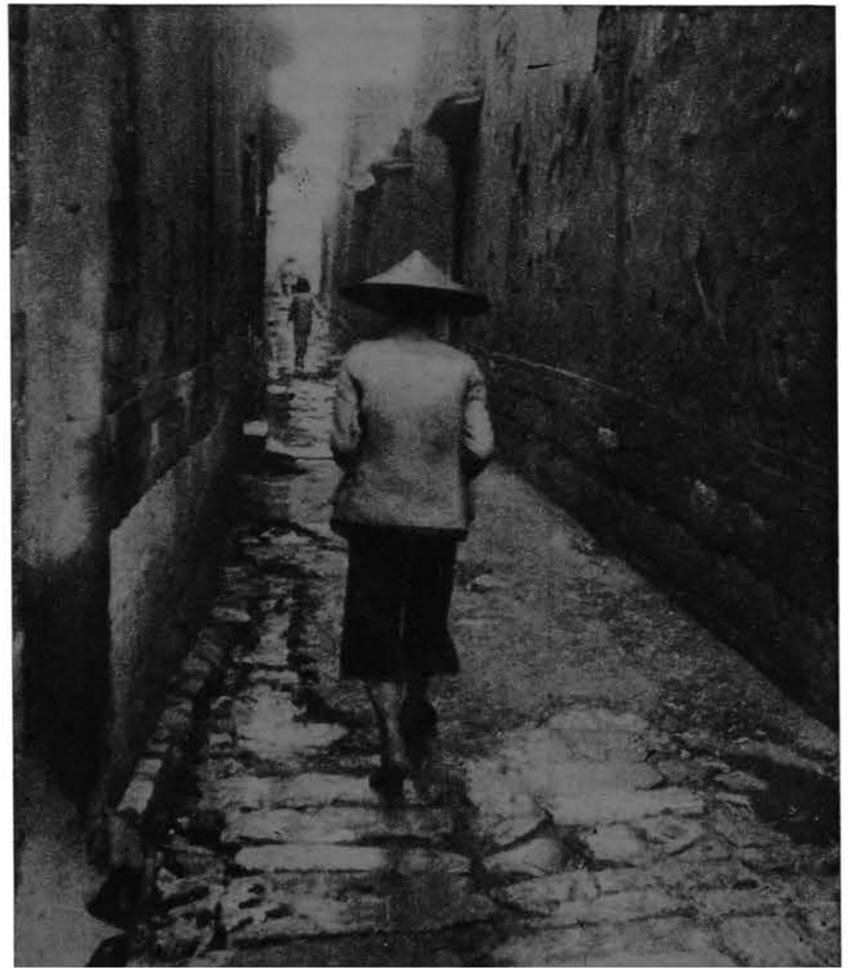
En 1941, la côte, cette entrée principale du magnifique monument qu'est la vieille Chine plusieurs fois millénaire, était totalement occupée par l'envahisseur nippon. Fin 1942, la Malaisie, le Siam et la Birmanie étaient définitivement envahis à leur tour, et toute possibilité éventuelle d'approvisionnement par mer des vaillantes armées chinoises s'évanouissait pour longtemps.

Il ne restait plus qu'à trouver autre chose. Et l'on trouva, malgré les difficultés énormes, les problèmes de main-d'œuvre et de matériaux, les dangers de la jungle et du climat, la quasi-ignorance dans laquelle on était en ce qui concerne ces régions mal connues. Les routes de la Birmanie, celle de Lascio et celle de Ledon, s'ouvrirent bientôt, tandis que, dans le ciel, des centaines, des milliers d'avions de transport formaient un arc de secours entre l'Inde et la grande nation alliée.

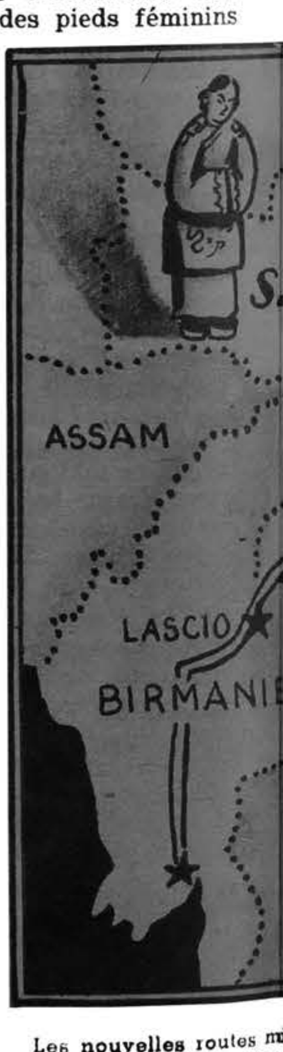
Kunming, capitale du Yunnan, devint le terminus de cette vaste opération, et bientôt l'on vit surgir à côté des masures et des étroites ruelles de cette ville à l'ancien cachet si pittoresque les installations modernes et géantes de tout ce que comporte la guerre contemporaine : la porte de service de la Chine était ouverte.

●

J'ai erré dans les rues de Kunming pendant mon récent voyage en Chine. J'y ai vu des choses et des gens tels qu'on n'en voit que rarement encore dans le reste de la Chine. A Tchoung-King où je suis resté près d'un mois, je n'ai rien connu de semblable. Regardez, par exemple, ces femmes aux petits pieds que l'on rencontre encore circulant sur le pavé inégal des chaussées dallées. Pratique interdite par une loi de la Révolution républicaine de 1911, il n'y a plus que les vieilles femmes qui aient les membres inférieurs ainsi déformés. Voyez ce qui arrive aux os de ces pauvres extrémités torturées dès l'enfance par des bandes comprimantes pour que ce curieux idéal de beauté soit réalisé. C'est, dirait un habitué des interprétations psychanalytiques, une tentative de féminiser la femme au maximum en lui supprimant ces protubérances « viriloïdes » que sont de grands pieds. D'ailleurs, nous en Occident ne sommes pas indifférents non plus au symbolisme des pieds féminins



Dans une ruelle sordide de Kunming, un passant suit son chemin. Cette ville peu connue offre au voyageur des scènes inattendues.



Les nouvelles routes m
les provinces reculées



aux traits fantasmagoriques dans le temple de Si-Chan, près de Kunming.

...te de Service

...RÈCE

... de Grèce a vu pour ...nt dans ce vaste pays.

puisque, chez nous, les talons hauts qui allongent en apparence les jambes jusqu'aux orteils sont de rigueur dans l'habillement féminin. Et que dire des chaussons à pointes des danseuses de ballets ?

Les affreuses photos qui représentent les pieds nus de cette femme chinoise n'ont été obtenues par moi qu'avec la plus grande difficulté. Jamais une belle de ce pays ne consent à retirer ses chaussures, et ce n'est qu'après de nombreux refus que je suis enfin parvenu à trouver une paysanne qui voulût bien poser pour moi.

Je ne pouvais me lasser de flâner dans cette ville extraordinaire, tant on y voyait de scènes surprenantes et inattendues.

Un après-midi j'allai visiter les temples des alentours, bouddhistes et taôistes, et fus tout heureux d'y retrouver un peu de l'atmosphère de mes voyages tibétains. La photo ci-contre reproduit les traits fantasmagoriques d'une idole taôiste.

Ce fut à regret que je quittais Kunming, emportant avec moi le souvenir de choses jamais encore vues, de choses d'un autre monde dont, sans la guerre, l'antique quiétude n'aurait pas été troublée.



...militaires de la Birmanie ont ouvert au monde ...s de la Chine, le Yunnan et le Szechwan.

MISS LILLIAN, NOTRE MÈRE

Du Caire jusqu'à Assouan, il n'est personne qui ne connaisse « Miss Lillian » et son asile. Cette femme merveilleuse a tout abandonné pour se consacrer dès sa jeunesse à la mission pour laquelle elle s'est sentie désignée.

Elle avait vingt-trois ans et elle devait se marier dix jours plus tard, quand Miss Lillian Trasher connut à Marion, en Caroline du Nord, aux Etats-Unis, un missionnaire revenant des Indes. Elle sentit soudain en elle monter sa véritable vocation . partir au loin pour soulager la misère d'autrui. Et quittant son fiancé en qui elle n'avait pas trouvé l'abnégation suffisante pour s'isoler à l'étranger, elle partit sans se laisser arrêter par aucun obstacle. C'est ainsi que commence sa carrière marquée par une série d'incidents, où elle voit la main de Dieu.

Elle était alors remarquablement belle, et l'une de ses pupilles me confie, qu'à son avis, ce facteur physique a dû influer sur son succès. La grâce de son visage et la dignité de son maintien lui attiraient la sympathie et la confiance de tous. Arrivant à Assiout le 26 octobre 1910, elle se rendit immédiatement à la maison d'un missionnaire, M. Brelsford, et quelques mois plus tard, cherchant à connaître le pays et la langue, elle rendit visite à une femme mourante qui avait un bébé de trois mois qu'elle nourrissait avec le lait d'une boîte de conserves rouillée. Elle prit l'enfant, et pour pouvoir s'en occuper, elle loua une maison pour quelques piastres et acheta un mobilier sommaire. C'est ainsi que, le 10 février 1911, naquit l'orphelinat d'Assiout. Il a vécu uniquement grâce aux donations faites de toutes parts. La première contribution fut constituée par un don de sept piastres d'un garçon télégraphiste.



Les jeunes filles reçoivent, en même temps que leur instruction, des cours de ménage et de couture. En voici très occupées devant leurs machines à coudre.

DÉBUTS DIFFICILES

Au début, Miss Lillian Trasher fut en butte à la méfiance générale. On craignait qu'elle ne s'emparât des enfants. Et les premiers pas furent difficiles. L'on a souvent vu Miss Trasher arpenter les campagnes à dos d'âne, demandant des vivres pour entretenir ses enfants.

Mais, peu à peu, Miss Lillian était en mesure d'accueillir un plus grand nombre d'enfants, et la petite maisonnette s'agrandissait, la vie de la famille se développait, et des centaines de tâches nouvelles devaient être progressivement résolues.

Pourtant, quand on lui a demandé quelles étaient les règles de son œuvre, la réponse ne se fit pas attendre : « Il n'y en a qu'une : les enfants doivent se mettre en rang pour aller déjeuner et dîner. »

Quand le désintéressement de son travail fut compris, elle reçut des preuves d'estime de tous les coins du monde. Le gouverneur du Soudan lui envoya de Khartoum, un jour, une jeune mère et un enfant illégitime, pour leur sauver la vie. Sans cela, suivant la coutume, ils auraient été empoisonnés, ou leurs gorges tranchées par les parents outragés et leurs corps enterrés secrètement.

Une autre fois, une mère en haillons, avec une balle dans l'épaule, lui fut amenée avec trois filles, dont l'une n'était qu'un nourrisson de quelques jours. Son mari l'avait blessée parce qu'elle ne lui avait pas donné de garçon.

Cinq ans après la fondation de son œuvre, Miss Trasher hébergeait 50 enfants ; en 1939 il y en avait 721, et son asile en abritera 1.000 avant la fin de l'année.

L'atmosphère qui règne là-bas est celle d'une grande famille, et c'est pourquoi, le jour où l'un des enfants lui dit : « Miss Lillian, pourrions-nous vous appeler Mamma ? », elle répondit : « Oui ». A la réflexion, elle avoua que c'était peut-être bête, mais que cela lui faisait plaisir.

La maison a grandi graduellement. C'est pourquoi jamais la main d'un architecte n'a tracé les lignes des bâtiments. Ils sont d'une propreté impeccable, mais les matériaux sont les plus simples que l'on puisse concevoir.

La nourriture est extrêmement simple. Le jour de notre visite, le plat de résistance consistait en de la fève germée. Dans le jardin sont cultivés la plupart des légumes nécessaires à la nourriture. Des vaches, dans une étable attenante aux bâtiments, fournissent le lait des nouveau-nés. Le pain est fabriqué dans le four communal. Les vêtements sont coupés par Miss Lillian elle-même. Dans la simplicité patriarcale de cette vie, Miss Lillian a veillé à ce que ses enfants, quand ils la quittent pour aborder la lutte de la vie quotidienne, ne puissent se trouver dépaysés dans aucun milieu. Les frais d'entretien mensuels de chaque enfant ne s'élèvent qu'à P.T. 80, ce qui pourrait sembler invraisemblable par ces temps de vie chère.



Miss Lillian Trasher dont toute la vie a été consacrée au bien-être des autres. Le bandage qu'elle porte est dû à un accident dont elle vient d'être victime.

Miss Lillian vit absolument au jour le jour, car ses ressources sont limitées, et elle ne refuse jamais l'entrée de l'asile à une âme en peine. Elle raconte elle-même qu'au cours d'une année, elle avait dépensé 5.124 livres, et il lui restait un peu moins de 16 livres pour commencer l'année.

LA JOURNÉE DE MISS LILLIAN

Si l'on veut s'imaginer comment se passe la journée de Miss Lillian, il n'est que de consulter une de ses lettres : « La première chose que je fasse le matin, c'est d'entrer dans la chambre avoisinante pour voir mes deux bébés, Rizk et Riad, de les baigner, de leur donner leurs biberons. Je cours au service de prières avec les grands. De là je me dirige vers l'école des petits, où je recommence les prières et parle un quart d'heure. Puis je rentre, m'assure du lait pour les petits, et commence ma journée en coupant des vêtements, allant en ville ensuite, ou écrivant des lettres... »

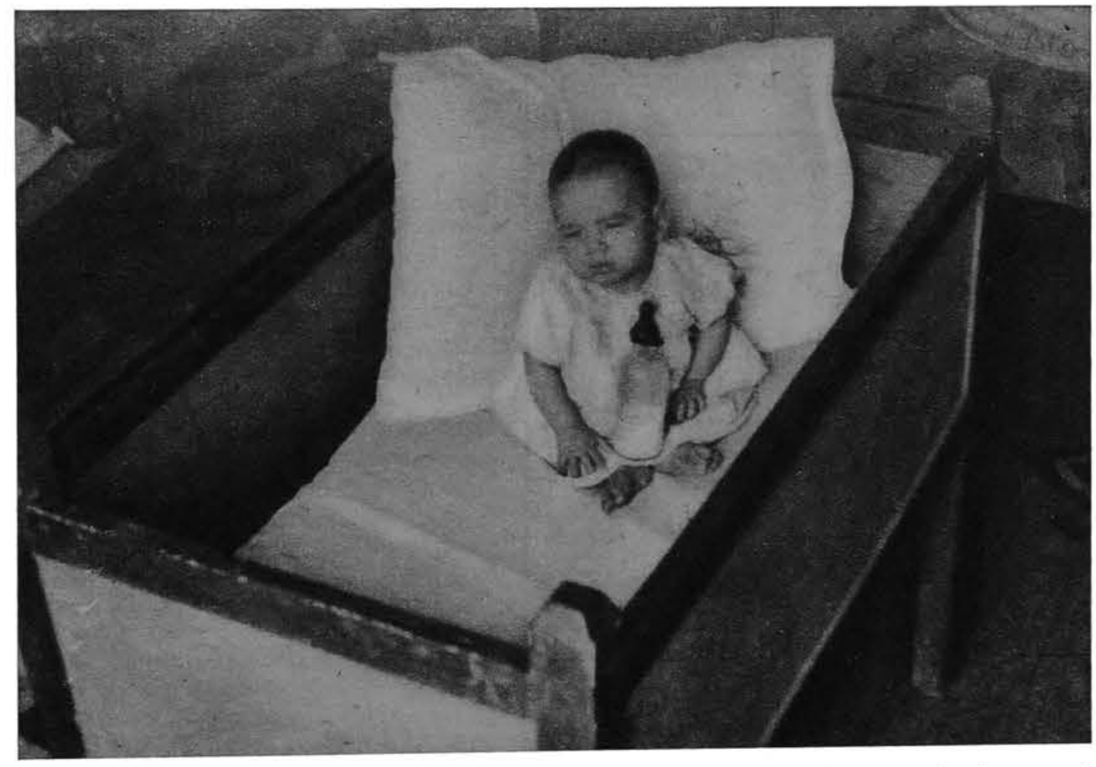
L'on voit combien l'organisation de la vie collective est poussée à l'asile. Jeunes filles et jeunes garçons sont instruits dans des écoles séparées. Souvent les professeurs sont des pensionnaires venus tout jeunes qui ont grandi auprès de Miss Lillian et sont en mesure d'assumer leurs responsabilités. C'est ainsi que Mina Guirguis est marié à une orpheline, entrée à l'âge de six mois, qui est maintenant directrice de l'école des jeunes filles. Lui-même, pensionnaire dès son jeune âge, enseigne dans l'école des garçons.

Les jeunes filles reçoivent, en même temps que leur instruction, des cours de ménage et de couture, et généralement elles demeurent jusqu'à leur mariage auprès de Miss Lillian. Les jeunes gens, s'ils montrent des aptitudes spéciales après l'enseignement primaire, sont envoyés aux écoles gouvernementales, puis, le cas échéant, à l'université. Sinon, ils peuvent apprendre un métier ou s'employer.

Tout le monde se prépare à fêter joyeusement le 10 février 1946, le trente-cinquième anniversaire de la fondation de l'orphelinat. Les choses ont bien changé depuis. Les constructions se répartissent aujourd'hui en sept grands bâtiments, au lieu de la petite chambre de jadis. La ville d'Assiout, qui était distante de plusieurs kilomètres, s'est rapprochée, et les constructions des villageois sont contiguës à l'asile. Les visites des étrangers sont fréquentes, et ils sont reçus toujours avec la même cordialité.

Toutefois, un accident malheureux a assombri les visages des pensionnaires de l'asile depuis quelques jours. Prenant soin, la nuit, d'un nouveau pupille âgé de quelques semaines, Miss Lillian est tombée et s'est démis le bras. Elle devra partir au Caire pour subir un traitement, et tout le monde attendra anxieusement les nouvelles qui parviendront de la capitale. Espérons que tout rentre dans l'ordre et que l'harmonieuse ruche reprenne sa paisible routine dans l'avenir le plus proche !

A. H.



Dans la pouponnière de l'orphelinat d'Assiout, les nourrissons sont traités avec le plus grand soin. De nombreuses donations parviennent à l'œuvre à laquelle se consacre Miss Lillian.



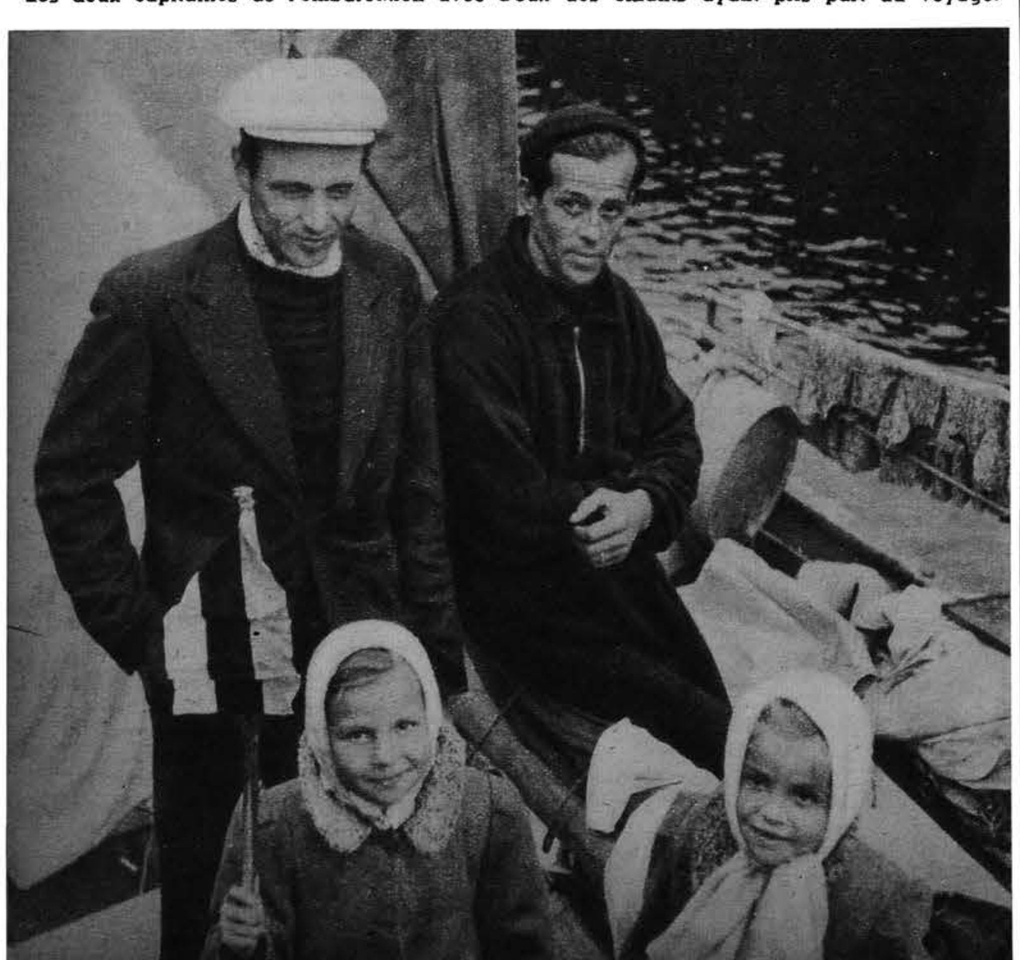
UNE BARQUE BRAVE L'ATLANTIQUE

Seize Estoniens, comprenant des femmes et des enfants, ont bravé l'Atlantique sur une embarcation de moins de vingt mètres de long, en route pour l'Amérique où ils espèrent se fixer. Chassées de leur pays par les Nazis, ces familles estoniennes vécurent un certain temps en Suède où elles firent l'acquisition de leur barque qu'elles baptisèrent l'« Erma ». Parti de Suède, l'« Erma » a traversé le canal Caledonian, en Ecosse, où ces photos ont été prises, en route pour son long voyage. Ci-dessus : Deux grand'mères n'ont pas hésité à risquer la périlleuse aventure. Les voici avec leurs petits-enfants.



L'« Erma » traverse le canal Caledonian avec ses passagers, en route pour l'Amérique.

Les deux capitaines de l'embarcation avec deux des enfants ayant pris part au voyage.





Les îles flottantes ressembleront à cette maquette tirée d'un film. A noter les gros piliers qui soutiendront le pont d'atterrissage à une hauteur de 20 m. hors de la portée des vagues.

ILES FLOTTANTES

Les océans ne sont plus un obstacle pour l'avion. Mais encore faut-il les jalonner d'îles pour permettre aux pilotes de refaire leur plein d'essence ou de réparer un moteur en panne.

Trois nations sont en concurrence aujourd'hui dans la réalisation d'un des plus grands projets de l'aviation : les aérodromes flottants. Depuis le premier raid au-dessus de l'Atlantique, on n'a pas cessé d'envisager la création d'un chapelet d'îles artificielles joignant les continents, et qui seraient autant de jalons permettant la traversée des océans aux plus petits appareils.

Cette vaste entreprise est sur le point d'être accomplie, puisque les premiers pontons viennent d'être construits et expérimentés aussi bien en Angleterre qu'aux Etats-Unis.

On ne peut certes prétendre que l'île flottante n° 1, encore en embryon, soit spectaculaire et impressionnante. Dépourvu de hangars et de bureaux, ce modèle d'aérodrome ressemble, pour le moment, beaucoup plus à un paillasson qu'à une vision du monde de l'avenir.

Pour obvier aux mouvements de la mer, la structure d'acier flexible supportant la piste est construite sur des centaines de pontons articulés. Sous un orage mécanique provoqué par des ventilateurs et des battoirs, le modèle d'aérodrome flottant tient bon, bien qu'il soit secoué par des vagues artificielles proportionnellement plus hautes et plus lourdes que celles de l'Atlantique.

Cela ne veut nullement dire que de petits avions de tourisme pourront survoler l'océan par étapes, d'ici une année ou deux. Mais sa traversée se fera à des prix raisonnables par les services aériens habituels. En effet, jusqu'ici le premier souci des appareils à long cours a été leur réserve d'essence qui, occupant une grande place, n'en laissait qu'une petite, fort coûteuse, aux passagers et aux bagages. Avec des îles flottantes jalonnant les routes maritimes, un avion pourra se refournir en carburant tous les 500 kms ou atterrir dans le cas d'un mauvais fonctionnement des moteurs.

Les experts affirment que si les Alliés avaient eu à leur disposition de telles îles flottantes au moment de l'offensive sous-marine ennemie, plus d'un tiers des pertes navales aurait pu être évité.

Le plus grand aérodrome flottant existant en ce moment a été expérimenté dans l'estuaire de Bristol à la surprise des habitants de ce port quand, un matin, ils se réveillèrent au spectacle de cette île nouvelle, non marquée sur les cartes et coupant la ligne de l'horizon. Parent proche du port préfabriqué employé au cours de la réoccupation de la France, cet aérodrome flottant est pourvu d'une piste soutenue par des traverses pareilles à celles d'un pont, mais d'une flexibilité adaptée aux mouvements de la mer. Chacun des pilastres est fixé à des flottants joints en sections de 200 mètres. Ceux-ci sont liés, à leur tour, à des pontons en forme de navire et construits pour résister aux plus mauvaises humeurs de l'océan.

Réticents, selon leur habitude, les techniciens navals n'ont cependant pas fait de déclarations sur leurs travaux. Au bout de quelques jours, le « mirage » de Bristol disparut, l'île ayant été transportée ailleurs. « Dans les conditions actuelles », assurait un commentaire officieux, « les aérodromes flottants ne pourraient être ancrés, en permanence, que dans des eaux cernées comme celles d'une baie. »

Quoi qu'il en soit, Edward Armstrong, ingénieur attaché à la Pennsylvania Central Airlines (Etats-Unis), a déjà des plans définitifs pour un aérodrome flottant devant être soutenu à plus de 20 mètres au-dessus de la mer, hors d'atteinte des plus hautes vagues, et avec un tirant de 50 mètres pour la stabilité.

Simultanément, T.F. Gaynor, W.J. Simmonds et J.G. Navarro, trois experts britanniques, ont préparé un projet similaire pour une chaîne d'îles flottantes, tandis qu'un Australien, M.E. Heiser, a déjà soumis ses plans pour des aérodromes de 600 mètres de longueur avec une piste soutenue à 30 mètres au-dessus des flots.

Comme on le voit, il y a là une véritable course entre ces divers concurrents. De plus, aux Etats-Unis, des firmes aussi importantes que la Steel Corporation, la Sun Shipbuilding, la Wirth Steel et la Belmann Iron ont fait les démarches nécessaires auprès du Département de l'Aviation Civile pour la création de trois aérodromes flottants qu'on appelle déjà « floatdromes », ce qui, en français, fera, probablement, « flotdromes ». Un tel programme constructif assurera du travail aux démobilisés. Jusqu'ici, £ 200.000 ont été dépensées en études, devis et expériences dont la plus récente a été celle d'un essai pour un modèle de 10 mètres par temps d'orage. Le coût total d'une de ces îles flottantes s'élèvera à £ 2.000.000.

Ce même chiffre a été prévu pour la construction éventuelle d'un « B & D », ou aérodrome flottant de l'Australien Heiser. Celui-ci, tout comme l'Américain Armstrong, observa les icebergs, étudiant leur tirant et leur stabilité. Mais il déduisit un plan différent de son collègue du fait noté en commun que l'iceberg a les deux tiers de sa masse de glace sous l'eau et que son centre de gravité oscille dans son volume submergé.

L'intention commune à tous ces projets gigantesques — qu'ils soient anglais, américain ou australien — est de mettre les bases flottantes à la disposition de toutes les lignes aériennes, s'inspirant de l'ère nouvelle qu'annonce l'aviation d'après-guerre.

Aussi, peut-on envisager déjà l'avenir prochain de ces îles artificielles : voulez-vous passer des vacances au milieu de l'Atlantique ? Voulez-vous loger sur l'océan bien que vous n'ayez pas le pied marin ? Peut-être êtes-vous un joueur invétéré à la recherche d'un casino qui ne soit pas touché par les lois sur le jeu ? Rêvez-vous d'une lune de miel en marge de tous les pays ? Cherchez-vous le site de la planète le plus riche en ozone ?

— En ce cas, réservez votre place sur l'île flottante future.

J'ai interviewé une VEDETTE

a Rity est, depuis vingt-quatre heures, dans nos murs. En pit du programme très chargé de la grande artiste, notre colorateur a pu obtenir d'elle la faveur de l'interview que voici :

D ans le salon du grand hôtel où elle est descendue, Rita Rity — le corps pris dans un charmant tailleur sombre sur lequel s'accrochait un clip de diamants en forme de V — me parut plus fluette que dans ses rniers films. Et sa personnalité saisissante, son visage prenant qui a fait ssaillir des millions de spectateurs échappent sans doute à un premier xamen. Mais, pour peu qu'on s'arrête à son regard, qu'on entende sa voix rave, un peu essoufflée, on mesure mieux l'attrait puissant et communiatif de cette femme et l'on comprend l'enthousiasme qu'elle suscite auprès du public des deux hémisphères.

Rita Rity me tendit sa main aux doigts effilés, à laquelle une seule bague, urmontée d'une belle émeraude, ajoutait sa note de lumière. J'avoue que ce n'est pas sans émotion que je portais sa main à mes lèvres et que je regardais en même temps ses jambes dont le galbe admirable anime et claire tous les écrans du monde.

— Je suis très heureuse, me dit-elle, d'accueillir le délégué d'« Images ». i eu l'occasion de parcourir votre revue à Hollywood et j'ai apprécié sa ue qui est comparable à celle des meilleures revues d'Amérique.

— Je vous en remercie, Madame. Pourrais-je connaître vos impressions l'Egypte ?

— J'aime beaucoup l'Egypte, et je rêvais depuis longtemps d'y faire un yage. J'en ai été toujours empêchée. Je suis ravie de pouvoir aujourd'hui liser mon rêve.

Oui, j'aime beaucoup votre pays... sa lumière, son soleil et ce quelque ose qu'on sent dans l'atmosphère. J'aime aussi les Egyptiens ; ils sont rtois et philosophes. Et j'ai beaucoup d'admiration pour votre ministre s Beaux-Arts. Le Sphinx est curieux et j'ai longtemps médité devant son sage. Mais les Pyramides m'ont paru plutôt petites pour la publicité qu'on ur fait. On m'avait dit que des chameaux circulaient dans les rues du Caire. Mais je n'en ai pas vu et j'ai été, je l'avoue, un peu déçue. »

— Qu'à cela ne tienne, Madame, je pourrais vous amener dans des quartiers où les chameaux pullulent.

— Cet animal est-il intelligent ? Je voudrais en avoir un dans mon jardin de Los Angeles. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que beaucoup de vos admirateurs voudraient être à la place de ce chameau.

— Oh ! Vous êtes very amusing ! Est-ce que tous les Egyptiens sont aussi galants ?

— Tous, Madame, tous. Et pourrais-je connaître vos projets ?

— Pour le moment, je me repose tout à fait... Arrivée hier, je pars dans une heure en avion pour Louxor voir les tombes de vos pachas. Je reviendrai demain pour assister au dîner qu'offre, à l'occasion de mon passage, e délégué pour l'Orient de la « Mixture International Film C° ». Je vole



ensuite sur l'Erythrée, Madagascar, Ceylan, Singapour, Shanghaï et les îles idway... Je serai dans quinze jours à Hollywood.

— Et après ce... repos, vous allez tourner...?

— ...« Gone with the atomic bomb », une nouvelle production en technior de Gaspar Gaspar. J'aurais pour partenaire Arthur Mc Havy.

— ...la vedette du film... « Your love and me » ?

— Précisément. Il paraîtra, cette fois, dans un rôle de savant japonais.

— Pourrais-je vous demander quel est votre plat préféré ?

— Les beignets aux pommes avec du kirsch, des poires et des têtes d'asrges. C'est une recette à moi. Quand j'ai le temps, je prépare moi-même plat et je le sers à mes invités du mercredi. Nous le prenons avec du oca-cola, dans lequel nous mettons du gin et du sirop de fraises. Vous mez ça ?

— Hélas ! Miss Rita, nous n'avons pas ici de Coca-cola.

— Que je vous plains !

— Et votre distraction préférée ?

— Préparer des uniformes pour Zizo.

— ... ? ? ?

— Mon petit chien... il est charmant, et il a l'oreille musicale. Il mord tous les amis qui chantent faux. Chantez-vous ?

— Je crois que Monsieur Zizo passerait sa vie à me mordre.

— Oh ! very amusing !

J'avais une envie folle de poser, à l'intention de nos charmantes lectrices, une série d'autres questions à Rita Rity.

Quel est le secret de sa beauté... la douche froide ou les compresses de tomates ?

Combien de fois elle a divorcé, si la nouvelle de ses fiançailles avec le boxeur Jim Tony est vraie et quel conseil donner à ses admiratrices pour retenir les hommes...

Quel est le nombre de ses paires de souliers, celui des lettres qu'elle reçoit chaque jour, quelle est sa couleur de prédilection, et qu'est-ce qu'elle pense de Carmen Miranda...

S'il est vrai que Hollywood est la ville des scandales et quelle est son opinion sur la télévision, sur le général Tchin Sing Song, sur la question alestinienne et sur les ukases du cheikh Aboul Eyoune.

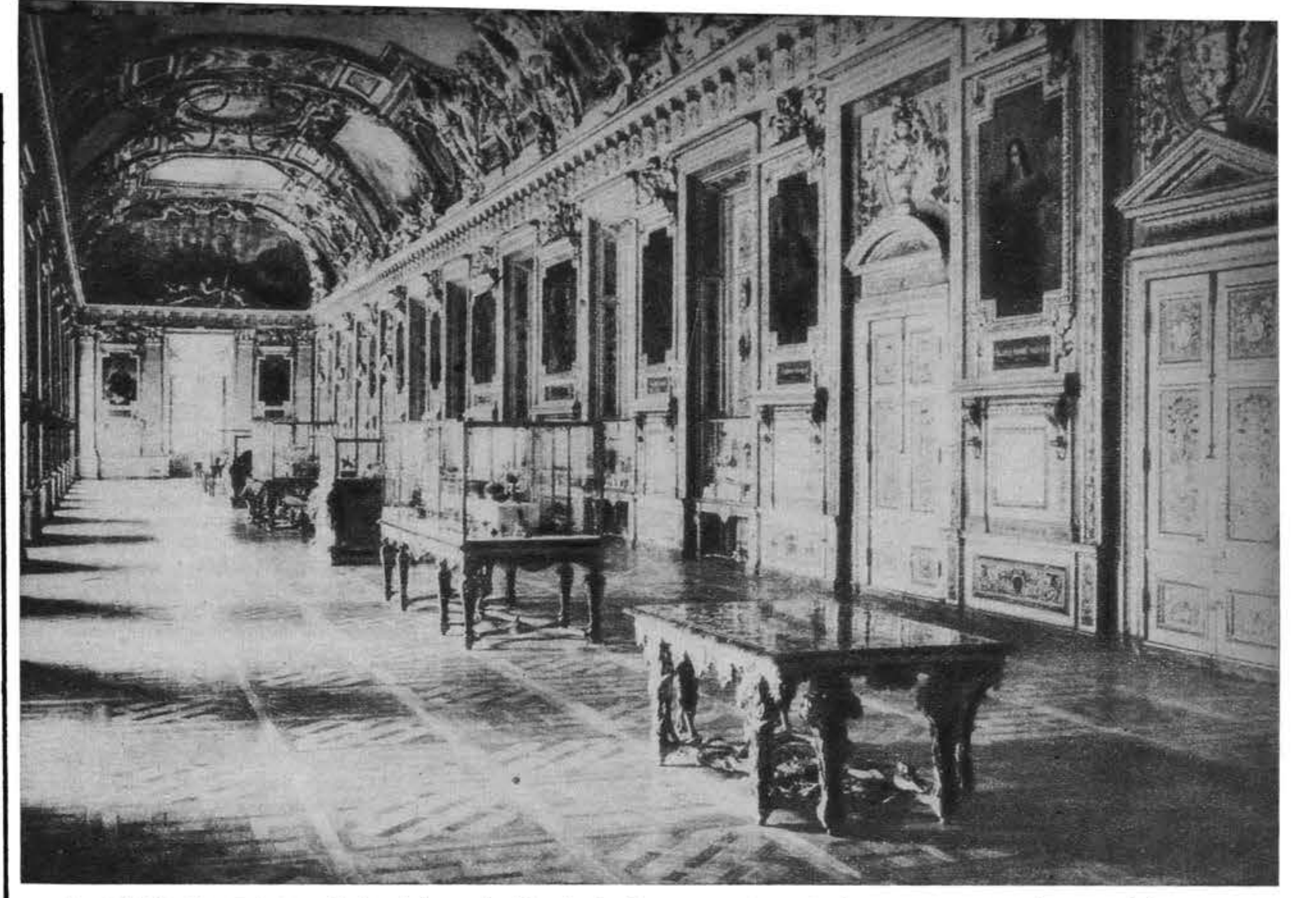
Je voulais encore lui demander à quelle heure elle se lève, combien de mps elle reste dans sa baignoire et quel fut le montant de son premier chet... Mais le temps passait et sa secrétaire venait de lui annoncer le orrespondant du « Chinese Tribune ». Je quittais donc avec regret l'inoubliable vedette au charme indescriptible en lui souhaitant bon voyage, en priant de transmettre mes amitiés à Zizo, et en formulant le vœu de la voir parmi nous... Qui a bu l'eau du Nil en boira de nouveau.

Mais déjà le rédacteur du « Chinese Tribune » s'inclinait devant elle et ta lui murmurait :

— Je suis très heureuse d'accueillir le délégué du « Chinese Tribune » s répandu à Hollywood et que je lis avec intérêt... J'aime votre pays je me fais une joie de le voir bientôt. J'ai beaucoup d'admiration pour otre Président du Conseil...

Je courus aussitôt donner mon article à « Images » afin de conserver à es lecteurs la primeur des déclarations... inédites de Rita Rity données ar faveur toute spéciale.

E. Caméra
Pour copie conforme,
J. ASCAR-NAHAS



La galerie où sont exposés les trésors du Musée du Louvre et où se côtoient or, argent et pierres précieuses.

TRÉSORS DU LOUVRE

Les merveilles exposées dans une salle du Musée du Louvre ont chacune un nom, une histoire. La moindre d'entre elles vaut une fortune. Ici est exposée la seule couronne royale parvenue jusqu'à nous, celle de Louis XV ; déjà la monarchie française, à son apogée, courait vers son déclin. Dans une autre partie de la galerie règne la Vierge donnée par Jeanne d'Evreux à l'abbaye de Saint-Denis. Cette madone à l'enfant Jésus, toute en vermeil, et entièrement travaillée au marteau, tient dans ses mains la fleur de lis, emblème de la monarchie française. Voici maintenant une autre richesse de l'exposition : le casque et le bouclier de parade du roi Charles IX. C'est un ouvrage de fer repoussé, plaqué d'or et orné d'émaux.



La couronne de Louis XV, la seule couronne royale parvenue jusqu'à nous.



Casque et bouclier de parade de Charles IX. C'est un ouvrage de fer repoussé et plaqué d'or. C'est un des joyaux du Louvre.

Statue de bronze de Charlemagne. (Calcinée et noircie lors de l'incendie de l'Hôtel de Ville de Paris en 1871.)



La Vierge de l'abbaye de Saint-Denis, donnée par Jeanne d'Evreux. Elle tient le lis, emblème royal.



Quelques problèmes

POUR VOTRE WEEK-END

Nous présentons cette semaine une nouvelle série de problèmes que nous avons choisis parmi les moins connus. D'une manière générale, ils sont moins difficiles que les précédents, mais ils présentent autant d'intérêt.

1. — L'archéologue qui a annoncé la découverte d'une pièce d'argent portant la date 649 avant J.-C. a certainement menti, à moins qu'il n'ait voulu plaisanter. Pourquoi ?...

2. — Un homme du nom de Smith se rendit chez un marchand de cigarettes pour acheter une boîte de cigares d'une valeur de L.E. 2. Il tendit au marchand une banknote de L.E. 5. Comme celui-ci n'avait pas de change, il alla monnayer son billet chez un marchand de tapis du voisinage, et il rendit à l'acheteur la somme de L.E. 3 qui lui revenait. Peu après, il s'avéra que le billet de 5 livres était faux. Aussitôt l'honnête marchand de cigares prit la fausse banknote et donna au marchand de tapis un billet qui, cette fois, était authentique. Quelles ont été les pertes du marchand de cigarettes dans cette opération ?

3. — Un calife voulut se débarrasser un jour de son vizir. Il appela le grand « cadi » et lui tendit deux papiers soigneusement pliés en lui disant : « J'ai écrit sur l'un de ces papiers le mot « mort » ; sur l'autre, j'ai inscrit le mot « vie ». Si le grand vizir tire le premier, il sera tué ; si son choix tombe sur l'autre, il aura la vie sauve. » Comme vous l'avez sans doute deviné, le calife avait écrit le mot « mort » sur les deux papiers. Cependant, le vizir s'arrangea pour avoir la vie sauve. Comment fit-il ?

4. — Jean est allé cet après-midi en ville avec L.E. 1 en poche et il en est retourné avec trois. Il profita de sa présence en ville pour acheter un nouveau chapeau chez le chapelier, quelques fleurs sur la place du marché, ainsi que pour se faire plomber une dent. Sachant que :

a) Jean est payé tous les vendredis ; b) les banques ne sont ouvertes que les mardis, jeudis et samedis ; c) le dentiste ne reçoit pas le samedi ; d) le jeudi, les boutiques ferment l'après-midi ; e) il n'y a pas de marché le vendredi.

Quel jour de la semaine Jean est-il allé au marché ?

5. — Un lingot de métal pèse 13 kilos. Comment peut-il être divisé en trois pièces avec lesquelles on pourrait peser n'importe quel poids compris entre 1 et 13 kilos, les fractions de kilo étant exclues ?

6. — Un paquet de cartes est bien mélangé, puis divisé en deux paquets égaux. La dernière carte du premier est retournée et s'avère être une carte de trèfle. La dernière carte de l'autre paquet est ensuite retournée.

Combien de chances y a-t-il pour qu'elle soit une carte de trèfle ?

7. — Tous les trains partant d'une gare britannique vont à Fogwell. De là les uns se dirigent vers Kemp ; d'autres vont à Banstock, et de là à Midvale ; d'autres encore vont à Greenfields, puis à Deane. Le tarif est de 2 shillings pour Kemp, Midvale ou Deane ; partout ailleurs, le tarif est de 1 shilling.

Un habitant de cette gare, du nom de Jones, est pressé. Il a pris un billet d'un shilling. Le premier train était en partance pour Midvale, mais Jones ne prit pas ce train.

Quelle est la destination de Jones ?

8. — La déclaration suivante a été compliquée par l'introduction d'alternatives à une partie de ses mots. Essayez de la rendre plus claire en barrant les membres de phrases superflus :

« Le 1er juillet 1927, Dupont a dit :

Mon frère qui { est né / s'est marié / mourut } le 15 juin { 1888 / 1894 / 1899 }

{ a eu / aurait eu / aura } { 25 / 27 / 29 } ans { la semaine / le mois / l'année } passé (e). »

9. — « Il nous fut très difficile d'arriver », a dit Sir George, l'explorateur. « Quatre indigènes, Sambo, Jumbo, Tembo et Limbo, m'accompagnaient. Je ne pouvais pas laisser Jumbo avec Sambo ou Tembo ; je ne pouvais non plus laisser Tembo avec Limbo. Notre canoe ne pouvait transporter que deux personnes à la fois, et Sambo et moi étions les seuls à pouvoir le manœuvrer. D'autre part, Limbo refusait d'être un des premiers à traverser. Imaginez le temps qu'il nous a fallu pour traverser le Limpopo, et le nombre de traversées qu'il nous a fallu effectuer. »

Comment Sir George s'arrangea-t-il pour les faire traverser ?

(*Voir les solutions en page 15*)



UNE ROULOTTE REMORQUÉE PAR UNE JEEP

La jeep ajoute à ses nombreuses qualités de souplesse et de maniabilité celle de pouvoir remorquer une roulotte de grande dimension. Recouverte elle-même d'une capote, elle peut être utilisée par tous les temps. Arrivés à destination, les occupants de la roulotte déjeunent sur l'herbe. C'est certes là un moyen de faire du camping très agréable que l'on ne manquera pas sans doute d'adopter en Egypte. Verrons-nous ces véhicules circuler sur nos routes, le long des rives du Nil ?

FEMINITES

La mode de Paris

CHAPEAUX D'AUTOMNE

Avant la guerre, la Parisienne élégante considérait comme un devoir d'être coiffée de paille dès février, malgré les autans, et de feutre par la canicule d'août. Les règles de l'élégance ont tellement changé, qu'aux dernières collections de printemps et d'été, les modistes ont créé autant de modèles en feutre qu'en paille, devançant ainsi toutes velléités de modifications essentielles dans les mois à venir.

Les formes, petites et surtout ramassées en un seul bloc, sans bord, sont des plus diverses. Il y en a pour tous les goûts, et surtout, ce qui est plus intéressant quand il s'agit de chapeaux, pour toutes les physionomies.

Voici des béguins, emboîtant la tête, de style moyenâgeux (Rose Valois) ou de style Renaissance (Maud et Nano). Quand les béguins s'agrandissent tant soit peu, ils deviennent des bonnets. Les uns et les autres sont ornés sur le devant, en hauteur.

Voici des toquets de tous genres, petits, plats, nets, posés tout droits sur le sommet de la tête, à peine ornés. Toujours nets, mais agrandis et posés en arrière, ils forment bandeau en auréole peu élevée sur le devant (car la tendance est au « petit chapeau » restant près de la tête).

Les toquets deviennent des toques modelées dans la nappette entière de feutre, qui est alors travaillée, drapée d'une seule pièce : trois plis profonds élèvent le profil ; des bosselés en hauteur montent en forme de pain de sucre, ou en pointe tonkinoise. Du bloc, diversement croqué et qui déborde légèrement tout autour de la tête, fuse une longue fantaisie de plumes. Quand le chapeau a « des bords », ceux-ci sont petits, s'éloignant très peu de la calotte : c'est très sport, et, posé en arrière, un genre de « breton » dont le bord est choqué en « Marquis », aux angles arrondis : ce sont les bords roulés en amazone sur les côtés d'une haute calotte tronquée ; c'est un canotier en feutre sable dont le bord rond et étroit est recouvert d'une torsade du même feutre retenue par trois coulants d'astrakan noir.

Les nouveaux chapeaux, de quelque forme qu'ils soient, se portent droits sur le haut de la tête, ou en un mouvement vers l'arrière, dégageant bien le visage (croquis n[os] 1 et 5). Même lorsque le drapé ou le bord avance quelque peu, il convient de laisser voir un bourrelet de cheveux entre le chapeau et le front. En vérité, cette mode dégagée semble difficile à adopter par toutes les femmes, surtout en hiver, lorsque le froid crispe les traits ; aussi s'adoucit-elle d'une voilette, posée de façon nouvelle, comme un masque, sur la figure seulement. Les voilettes sont en tulle raide à fins réseaux, parfois pointillées de chenilles ; elles restent éloignées du visage (croquis n° 2), ou bien elles plaquent si elles sont faites d'un souple volant de tulle-dentelle avec bordure dans le bas.

Les garnitures des chapeaux nouveaux sont parfois prises dans la matière : bandes de feutre appliquées, découpées en feuillage ; application de velours ou de fourrure. Mais ce qui constitue la nouveauté, ce sont surtout les fantaisies de plumes des plus variées : coq, faisan, paon, lophophore, oiseaux de toutes sortes. On note aussi un retour marqué de la plume d'autruche, des touffes de paradis et des aigrettes véritables. On annonce pour les grandes collections d'hiver beaucoup de fourrure et de velours, et des garnitures de fleurs en soie.

Quant aux coloris, ce qui domine, c'est toute la gamme qui s'étend du naturel (craie, sable) au brun foncé, avec une insistance spéciale sur les tons havane doré, rouille, tabac américain. Des tonalités neutres, un peu faussées, en gris, châtaigne, taupe. Il y a beaucoup de chapeaux tout noirs ; de-ci de-là, un peu de vert vif et des notes du nouveau rouge cerise, plus ou moins vif.

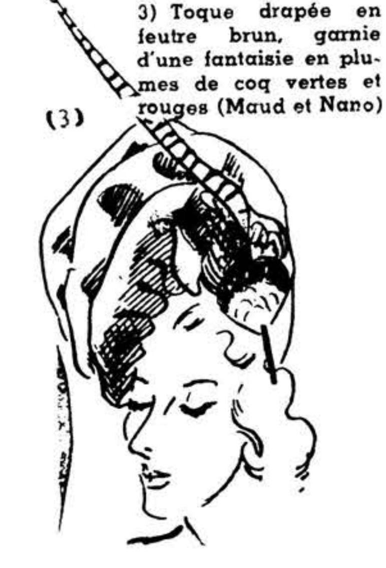
RACHEL GAYMAN



1) Béguin en feutre mélusine blanc craie, orné de trois fantaisies de lophophore ou de faisan (Maud et Nano).

4) Chapeau en feutre gris taupe garni de plusieurs mouettes de ton naturel (Rose Valois). Une nouveauté.

3) Toque drapée en feutre brun, garnie d'une fantaisie en plumes de coq vertes et rouges (Maud et Nano)





5) Chapeau relevé devant en feutre noir garni de deux plumes d'autruche noires. Très élégant. (Jane Blanchot).

2) Toquet en feutre havane orné de bandes du même feutre et d'une voilette en tulle raide (Legroux Sœurs).



Conseils à mes nièces

★ *Marguerite indécise.* — Il est impossible de se teindre soi-même, et les reflets irréguliers que vous obtenez sont inévitables. Il est toujours préférable d'aller chez un coiffeur. Je ne puis vous en indiquer un dans les colonnes de cette rubrique, car je ne fais jamais de publicité.

★ *Mariée en août.* — Vous pouvez très bien porter une toilette blanche, même s'il n'y a pas de cortège. Coiffez-vous selon votre habitude. Les soins que vous prenez pour votre visage sont parfaits.

★ *Un de la Légion (Paris).* — Je vous remercie pour votre longue lettre. Je vous écrirai directement dès que je serai un peu plus libre.

★ *Suis-je veuve, oui ou non?* — Puisque vous avez reçu un avis officiel du Quartier Général vous annonçant le décès de votre mari, il n'y a plus aucune raison qui vous empêche de vous remarier. Je sais qu'il y a eu des cas où des militaires, portés « killed in action », ont été retrouvés. Mais ceci est tellement rare qu'il ne faut pas vous arrêter là. Refaites votre vie avec cet homme qui vous aime et que vous admirez tellement. Vos garçons ont besoin d'un père.

★ *Hilda l'abandonnée.* — Vous avez agi avec beaucoup de légèreté et vous payez aujourd'hui vos égarements passés. Ce qui vous reste à faire ? Repartir du bon pied, cette fois, ne pas vous permettre des compromis, « des flirts », des passades. Dites-vous bien que toujours, et en toute circonstance, vous devez conserver votre « self respect ». Intéressez-vous à des œuvres sociales, faites quelque chose. Votre vie oisive ne peut que vous nuire.

★ *Ménagère qui ne sait que faire?* — Pour remettre à neuf vos voilettes, lavez-les dans une eau de savon très mousseuse, rincez-les, empesez-les avec de l'eau gommée, puis battez-les entre les mains et tirez-les dans le sens de la hauteur. Faites-les sécher à plat ou, encore, en les enroulant autour d'une bouteille.

★ *Virginia without her Pat.* — La vie est ainsi faite, chère nièce. Il faut perdre une chose pour l'apprécier vraiment. Retournez donc à votre fiancé qui vous aime. Oubliez cet homme qui n'a voulu qu'une aventure. Je suis sûre que vous oublierez votre déception. Le grand cœur de votre futur époux se laissera attendrir.

TANTE ANNE-MARIE

LE SAVOIR-VIVRE DES ENFANTS

J'ai assisté l'autre jour à une scène bien pénible. Une maman reçoit pour le goûter deux de ses amies qui ont amené avec elles leurs deux fillettes.

Sa propre fille, âgée de six ans, fait les honneurs de la maison. Le cœur gonflé d'orgueil, elle traîne au beau milieu du salon une montagne invraisemblable de jouets hétéroclites amoncelés dans la poussette de sa poupée préférée. Il y a là des ustensiles de ménage, des ours de peluche, des animaux en caoutchouc et des poissons de celluloïd, des cuillers et fourchettes qui avaient mystérieusement disparu du tiroir de la cuisine, des journaux de papa, des fragments vestimentaires de poupées, un cheval de bois, une négresse. En un mot, un vrai trésor...

Les petites invitées, poussant des cris de joie, s'apprêtent à jouer de bon cœur avec toutes ces merveilles inconnues. Mais, hélas ! elles ont compté sans leur hôtesse.

Celle-ci veut exhiber tour à tour ses jouets, mais dès qu'une de ses amies touche le moindre objet, elle le lui arrache des mains. Un sens de la propriété privée exagérée provoque des cris et des disputes.

Pour sauver la situation, maman les invite à goûter. Les petites visiteuses, assises bien sagement sur leur siège, mangent gentiment ce que l'on met dans leur assiette. Mais l'enfant de la maison tient à affirmer une fois de plus son droit de propriété. Elle accapare les meilleurs gâteaux et pousse des cris quand sa maman donne aux autres des petites pièces qu'elle estime lui revenir de droit.

« Voilà une enfant bien mal élevée », me direz-vous. Je suis d'accord avec vous. Il lui manque totalement le sens de l'hospitalité. Une fillette doit se faire une joie d'offrir à ses amies qui viennent la voir les meilleurs morceaux, les plus beaux jouets. C'est ainsi qu'on lui apprendra à ne pas être égoïste.

Il est évident que la petite dont je viens de vous tracer le portrait est encore bien jeune. Et c'est le rôle de sa maman de ne pas laisser se manifester un tel caractère.

ANNE-MARIE

DE-CI DE-LA...

Pour essuyer les feuilles de vos plantes d'appartement, servez-vous d'un linge humecté de glycérine au lieu d'eau, cela enlève bien la poussière et donne aux feuilles des plantes un aspect brillant.

●

Le jus de citron est souvent efficace pour retirer les taches de rouille. Mais il est bon de parsemer la tache de quelques grains de sel avant de la mouiller de jus. Faites sécher au soleil.

●

Tout dans le céleri, qui est un excellent légume, peut être utilisé : les cœurs pour être mangés crus, les branches pour être cuites et les extrémités des feuilles pour parfumer les potages et les ragoûts.

●

Quand, au milieu de la journée, vous vous sentez brusquement fatiguée, respirez bien à fond une dizaine de fois et vous vous sentirez en meilleure condition physique. Une bonne respiration est plus utile au corps qu'une heure de détente.

●

Pour entretenir en parfait état de propreté les manches d'ivoire des couteaux, polissez-les très bien et frottez-les vivement avec de l'eau fortement additionnée de blanc d'Espagne. (Vous en trouverez chez les marchands de couleur.) Ce simple moyen donne d'excellents résultats.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Pour Dieu, revenez à la mode des chapeaux, et revenez-y vite !

Peu me chaut que vous ayez une chevelure d'or ou des boucles ondoyantes que vous aimez laisser flotter au vent. Rien ne saurait remplacer le coquet bibi qui encadre si bien le visage et qui vous donne une allure de distinction. En effet, qu'est-ce qui différencie aujourd'hui la petite midinette de la dame, la vraie, celle qui, chez elle, possède à son service femme de chambre stylée et maître d'hôtel de choix ?

Observez donc, dans la rue, l'une et l'autre. Vous les confondez. Elles ne portent également pas de bas et leurs frisures sont identiques, et votre regard s'attache peut-être plus volontiers à la première, vraisemblablement plus jeune et probablement plus attrayante.

L'une et l'autre porteraient-elles chapeau ? Vous ne manqueriez pas d'être saisi par l'harmonie de la coiffure de l'une, tandis que le « galurin » de l'autre la classerait immédiatement à vos yeux.

Cela semble être un défi que d'aborder un pareil sujet au moment où les femmes prennent de plus en plus l'allure masculine et où beaucoup ont remplacé la jupe par la culotte ! Mais n'est-il jamais temps de se ressaisir et de faire comprendre aux personnes de l'autre sexe combien elles ont perdu en voulant tout nous prendre ? S'il en est qui se plaignent de la désinvolture avec laquelle les hommes les traitent, qu'elles ne s'en prennent qu'à elles-mêmes. Mesdames, portez chapeau et gants et vous verrez un miracle s'accomplir !

« Eh quoi ! me direz-vous, la galanterie dépend-elle de simples détails vestimentaires ? Et croyez-vous que les hommes nous entoureront de plus de soins parce que nous aurons la tête et les doigts protégés ?... » Je vous l'affirme, ma cousine. Tentez donc l'expérience, vous serez étonnée du résultat.

Tenez, hier même je fus ébaubi d'entendre des hommes s'exclamer à la vue d'une femme, ma foi très séduisante, qui traversait une rue devant l'établissement où nous nous tenions.

— Mince, la jolie fille !

— Oui-da, mais quelle négligence dans la tenue ! On ne sait dans quelle catégorie la placer. Serait-elle vendeuse dans un magasin de nouveautés ou quelque aristocrate étrangère égarée sur notre sol ?

— Au fait, déclara quelqu'un, pourquoi nos compagnes modernes ne tiennent-elles aucun compte de leur mise ? Moi, mon cher, je ne songerais jamais à faire la cour à une femme qui ne fût pas réellement le reflet de la grâce et de l'élégance. L'article est aujourd'hui si rare que vous me voyez la plupart du temps entre hommes. J'en ai pris mon parti, ajouta-t-il avec un soupir.

— Dites plutôt, fit un autre, que votre indifférence à l'égard de l'autre sexe provient d'une déception. Ce sont les femmes qui ne veulent plus de vous, car vous ne cessez d'être acerbe avec elles, les critiquant sans cesse et voulant les faire revenir joliment en arrière. Cependant nous avons évolué et le jitterbug a carrément enterré la valse hésitation de jadis.

— Oui, encore une de vos inventions barbares ! Epargnez-moi, je vous prie, de tels sujets beaucoup trop pénibles. Pour moi, la femme ne représente plus qu'une gentille camarade avec laquelle il est agréable d'échanger par-ci par-là quelques bouts de phrase... Mais c'est tout.

Cette conversation particulièrement piquante me séduisait. Je m'y mêlai à mon tour.

— Ne trouvez-vous pas, demandai-je au quidam, que les femmes devraient adopter de nouveau la mode du chapeau ?

— Bravo ! fit-il, voilà qui est bien dit. Que pensez-vous si nous fondions « le club des chapeautistes » auquel auraient simplement accès les filles d'Eve disposées à se recouvrir la tête ? Vous verriez quelle tenue aurait ce cercle qui donnerait le ton à toute la vie mondaine de la capitale.



N'en riez pas, ma cousine. Bien qu'exprimée de manière plaisante, l'idée est-elle si mauvaise ? Et ne faudrait-il pas mener vraiment campagne pour freiner la tendance de nos sœurs à vouloir aller sur nos brisées ?

A leurs assauts répétés, opposons-nous farouchement et souhaitons tous que les femmes reviennent à ce qui faisait autrefois leur charme : leur féminité.

Bien sincèrement vôtre
SERGE FORZANNES

★ ECHOS DE LA SEMAINE ★

LE « PAYS » DE LAVAL



Que voulait donc dire Pierre Laval quand il s'écria avec emphase : « J'aime *mon* pays ! » au cours de sa plaidoirie, la semaine dernière ?

Rappelons, à ce propos, ces quelques lignes que consacre Henry Torrès à ce possessif, dans son livre *La France trahie* :

« Pour Laval, *mon pays* ne signifie pas le pays des pionniers et des missionnaires. Il n'a aucune foi dans les actes de sacrifices ni dans les créations de llenulousiasme.

« Pour Laval, *mon pays* ne signifie pas la terre des soldats de Bouvines et de Poitiers, et leurs enfants les soldats de Verdun, dont il ne fit pas partie. Résumant la France en une seule phrase, Maurice Barrès a écrit : « Quand le croisé crie : « Dieu le veut ! », quand le volontaire de Valmy crie : « La République nous appelle ! », c'est le même appel aux armes : la voix du ciel ou la voix de la conscience. » Laval n'a jamais entendu cette voix.

« Pour Laval, *mon pays* n'est pas le pays de la Révolution française et du message de liberté qu'elle apporta au monde, le pays du respect de la personne humaine, de son opinion, de sa foi, de son origine et de sa personnalité. « Cette guerre est une guerre entre l'esprit de 1789 et l'esprit du fascisme », a pompeusement déclaré Mussolini. L'homme qui est allé le voir à Rome avait déjà fait son choix.

« Pour lui, *mon pays* n'est pas le pays des ouvriers dont il a trahi les espoirs, de la classe moyenne qu'il a écrasée sous ses décrets, des paysans qu'il a désavoués en oubliant, dans les splendeurs de son manoir, la misère de leurs fermes.

« *Mon pays* n'est pas la terre des saints et des philosophes, des inventeurs et des savants, des pilotes et des artisans ; ce n'est pas, non plus, le pays de la perfection artistique et des rêves, le pays de Mauriac et de Bergson, de Mermoz et de Valéry.

« Pour lui, la France n'est pas la terre de qualité, le foyer des droits humains et de la réservation spirituelle de l'univers. « La France est une Personne », a dit Michelet. « La France est une chose ! » pense Laval. « *Sa chose*... »

LA DUCHESSE A PARIS...

Alors que l'ex-roi Edouard VIII d'Angleterre visite son pays et sa famille après sept années d'absence, la duchesse de Windsor, elle, est demeurée à Paris dans son élégant appartement du boulevard Suchet, à Passy... Malgré les nombreuses destructions qui ont mutilé la France de part en part, et les pillages allemands, la maison des Windsor est restée miraculeusement indemne... Et quelques jours avant l'arrivée du couple princier, l'appartement était fin prêt pour recevoir ses propriétaires...

Plusieurs semaines avant son départ d'Amérique, la duchesse avait, en effet, donné ses ordres aux décorateurs d'apporter quelques transformations à certaines pièces. Ainsi, la chambre à coucher fut remise à neuf et les nouvelles tentures qui y ont été installées sont de couleur bleu de nuit et blanc... Et des chapeaux dernier cri attendaient dans leurs boites...

Naturellement, la duchesse ne retrouva pas le même Paris qu'elle avait quitté six ans auparavant... Ainsi, il n'y avait pas de courant électrique pour faire fonctionner l'ascenseur entre le second et le troisième étage, mais dans la cave il se trouvait assez de carburant pour le chauffage... Et au cas où la famine viendrait à menacer le couple princier, le *chef* du « 24, boulevard Suchet » est assuré de recevoir une ration suffisante de l'ambassade de Grande-Bretagne... De même, on découvrit dans la cave une assez grande réserve de vins sur lesquels les *Fritz* n'avaient pas fait main basse durant « l'occupation »...

LES CRIMES DE DARNAND



Joseph Darnand a été condamné à mort et exécuté. Il n'a eu que la juste rétribution de ses nombreux crimes.

Parmi toute la tourbe qui entourait le gouvernement de Vichy, seul Darnand avait été trouvé... digne — si l'on peut dire — pour exécuter les ordres de Laval. Comme on devait s'y attendre, il s'est défendu, la semaine dernière, en répétant qu'il n'avait fait qu'obéir... Mais ce qui lui est surtout reproché, c'est d'avoir mis une sorte de machiavélisme dans l'exécution de ses atrocités.

Ses « cours martiales ambulantes » qui jugeaient et exécutaient sommairement les victimes « coupables de patriotisme » transformèrent les rues de Paris en boucheries sanglantes... Copiant, également, les méthodes nazies employées en Pologne, Darnand installa des « chambres de tortures » dans plusieurs régions de la France, où hommes et femmes suspects d'être affiliés aux mouvements clandestins avaient leurs ongles arrachés, leurs yeux piqués et leurs membres mutilés.

Les étudiants et les intellectuels étaient également une proie préférée pour les miliciens de Darnand. On se souvient encore de la « descente » qu'il fit dans l'Université de Grenoble, au cours de laquelle dix-huit professeurs furent abattus, sans aucune raison... Le professeur Gosse, l'éminent mathématicien et doyen de la Faculté des Sciences, fut assassiné en même temps que son jeune fils qui essayait de le protéger... Des prêtres furent arrêtés, humiliés... et exécutés...

Les procédés utilisés par Darnand et sa milice allèrent jusqu'à provoquer l'admiration de Himmler lui-même, qui, après tout, devait être blasé en ce qui concernait ces sortes d'*opérations*... Ainsi, il envoyait quelques-uns de ses hommes pour tuer un représentant de l'autorité dans un quelconque village, puis, attribuant ce meurtre aux mouvements de la résistance, il sévissait parmi la population inoffensive...

L'INSIGNE DES WACS



Les jolies *WACS* américaines qui déambulaient à travers nos rues depuis deux ans quittent l'Egypte, pour être démobilisées dans leur pays. Uniformes et insignes militaires seront, probablement, oubliés bien vite... Les modes nouvelles auront leur mot à dire...

Sait-on l'histoire de l'insigne de ce corps féminin ? La voici contée par le journal américain *Baer Field* :

« La déesse gravée sur les disques dorés de l'insigne des *WACS* est Pallas Athénée, une jeune fille qui, à elle seule, est toute une histoire... Elle était la fille de Zeus, roi des dieux grecs... Un jour, quelqu'un assura à Zeus qu'il aurait une fille. Comme il désirait un garçon, il prit une rapide décision et dévora sa femme, avec son enfant non encore née...

« Les autres dieux furieux décidèrent de le punir. Zeus eut un terrible mal de tête et fit appel à Vulcain du fin fond de l'Etna, pour le guérir... Vulcain le frappa sur la tête avec un marteau. Au premier coup, Athena — comme le raconte l'histoire ancienne — s'échappa de la cuisse de Jupiter...

« Inutile de vous dire que Jupiter et Zeus ne faisaient qu'un...

« Athéna était une femme si charmante que Jupiter se prit à l'aimer et devint très fier de ses talents de déesse du bon conseil et de « porteuse » de victoire... C'est probablement ce dernier trait qui a poussé l'Oncle Sam à mettre son effigie sur le casque des *WACS*... »

« L'HOMME A LA BOUTONNIÈRE ROUGE »

L'un des principaux témoins qui déposeront au procès de Nuremberg sera sans contredit celui que la presse étrangère a surnommé « L'homme à la boutonnière rouge ». Jusqu'à tout récemment, son nom était un secret militaire, mais l'on sait aujourd'hui qu'il n'est autre que Birgen Galerus, directeur de la *Bolieda Fabrik* de Stockholm... Galerus joua, paraît-il, un rôle important au cours de la période troublée qui précéda l'agression nazie contre la Pologne...

Jusqu'au 28 août 1939, *L'homme à la boutonnière rouge* essaya d'intervenir dans la politique européenne pour prévenir la guerre... Il se fit l'intermédiaire entre Londres et Berlin... Puis il comprit que la catastrophe était inévitable et s'en retourna chez lui...

— Le responsable de la guerre est Ribbentrop, déclare Birgen Galerus, car la déclaration britannique assurant qu'une agression allemande contre la Pologne mettrait la France et l'Angleterre en guerre contre l'Allemagne était claire et ne prêtait à aucune équivoque. Mais Ribbentrop la rejeta avec mépris :

« — Ils bluffent... Ils ne se battront jamais, assura-t-il à Hitler. Vous pouvez me faire fusiller s'ils nous déclarent la guerre.

« Ribbentrop, termine Galerus, est un homme d'une ambition démesurée et qui n'a aucun sens moral... Quand il comprit que je sympathisais avec l'autre côté de la barricade, il donna des ordres pour me « liquider »... Mais je fus prévenu à temps et pus quitter Berlin en avion avant que la Gestapo ait pu mettre la main sur moi !... »

LE DIVORCE DE GLORIA...



Après avoir, par deux fois, essayé de se refaire une carrière dans le « parlant », la célèbre vedette de jadis, Gloria Swanson, s'était résignée à n'être plus qu'une épouse. Mais cela ne lui a pas réussi non plus, puisqu'elle a récemment obtenu le divorce de son cinquième mari. Et elle n'a que 47 ans...

Elle vient d'assigner son millionnaire de mari, William Davey, pour l'obtention d'une pension alimentaire. La Cour Suprême de New-York lui a donné gain de cause en lui adjugeant la somme annuelle de £ 13.000, plus £ 6.000 pour les frais du procès...

Comme quelqu'un lui faisait remarquer que ce montant était assez élevé, elle haussa les épaules :

— William vit sur un pied de £ 1.000 par mois (non compris ce qu'il perd au poker, rummy, etc., et ce qu'il absorbe comme boisson), dit-elle. Il paye son coiffeur £ 6 par semaine... et devint, un jour, fou furieux quand je l'empêchai de m'acheter un manteau de vison à £ 10.500... De plus, il dépense annuellement près de £ 25.000 pour son yacht, et ne travaille pas du tout... Croyez-vous que cette somme... modique lui fasse du mal ? !...



POUR VOTRE WEEK-END

(*Solutions des problèmes de la page 12*)

1. — Il est évident qu'en l'an 649 avant Jésus-Christ, seul un prophète aurait pu savoir que le Christ naîtrait 649 ans plus tard.

2. — Le marchand de cigares a perdu exactement 5 livres que Smith a gagnées, dont 2 livres en marchandises (la boîte de cigares) et 3 livres en espèces.

3. — Sachant ce qui l'attendait, le vizir eut recours à la ruse. Il choisit un des deux papiers et le déchira en miettes, puis il dit au cadi : Regarde l'autre papier parce que j'ai choisi celui-là. Le cadi jeta un coup d'œil sur l'autre papier et, voyant qu'il portait le mot « mort », statua en faveur du vizir.

4. — En procédant par élimination, il est facile de voir que c'est un mardi.

5. — Les trois pièces de métal doivent peser 1, 3 et 9 kilos.

6. — Les chances sont de 12/51. Naturellement, elles ne sont pas affectées par le fait que le paquet original a été divisé.

7. — La destination de Jones est Greenfields. Il est facile d'obtenir ce résultat en procédant par élimination.

8. — La déclaration correcte est la suivante : « Le 1er juillet 1927, Dupont a dit : Mon frère, qui est né le 15 juin 1899, a eu 27 ans l'année passée.

9. — Le plus petit nombre possible de traversées est sept, comme suit :
1° Sambo traverse avec Tembo.
2° Sambo retourne.
3° Sambo traverse avec Sir George.
4° Sir George retourne
5° Sir George traverse avec Jumbo.
6° Sambo retourne.
7° Sambo traverse avec Limbo.

SOLUTIONS



G	E	O	M	E	T	R	I	E	■	I	N
A	V	I	O	N	■	E	■	U	R	N	E
Z	E	E	M	A	N	■	O	R	I	O	N
■	N	■	I	L	E	O	N	■	P	■	E
U	T	■	E	L	E	C	T	R	O	N	■
T	A	S	S	A	■	E	■	E	S	O	N
O	I	L	■	G	R	A	V	I	T	E	■
P	L	A	C	E	■	N	O	N	E	■	■
I	■	V	A	■	M	■	L	E	R	O	T
A	■	■	G	O	U	L	U	■	O	T	E
■	O	■	E	■	R	A	M	E	N	E	S
T	R	E	S	S	E	■	E	■	S	E	T

PHOTOS-DEVINETTES

1. — *Des têtes d'allumettes* (b) 2. — *Le cancan* (c). 3. — *Un flosh royal* (d).

UNE TROISIÈME GUERRE ?

Au moment où quelques esprits inquiets envisagent qu'une troisième guerre mondiale pourrait surgir du conflit politique qui divise les Alliés, le dernier courrier d'Amérique nous apporte cette enquête que le journal *P.M.* a menée dans les rues de la capitale des Etats-Unis le jour où fut annoncée la fin de la guerre dans le Pacifique :

— *Pensez-vous qu'il y ait une autre guerre ? Entre qui ? Et à quel propos ?* demandèrent les reporters aux passants en liesse.

Et voici quelques-unes de leurs réponses :

▶ *Une sténo-dactylo :* — Je pense que tout le monde s'attend à une nouvelle guerre. Peut-être la bombe atomique est-elle l'événement le plus heureux qui ait pu arriver. J'ai lu quelque part que lorsque cette bombe éclate elle change, du tout au tout, l'aspect de la terre, et que des constructions aussi gigantesques que l'Empire State Building disparaissent comme de la fumée... Le pays qui voudra provoquer une nouvelle guerre commettra un suicide, tout en exterminant les autres... Quel bien en résultera-t-il ?

▶ *Un sergent :* — Non, je ne crois pas qu'il y ait une autre guerre — nous avons tiré une leçon de celle-ci...

▶ *Un autre sergent :* — Non, avec la bombe atomique dans notre poche... Mais si nous la perdons, tout peut arriver.

▶ *Un marin :* — Si les autres gouvernements réussissaient à mettre la main sur la bombe atomique, une autre guerre aurait forcément lieu. Mais si les Alliés en gardent bien le secret, cela constituera une bonne garantie pour une paix permanente.

▶ *Un pharmacien :* — Oui, dans 20 ou 30 ans, avec le Japon... Nous sommes trop faibles avec les Japonais ; nous devrions les exterminer tous.

▶ *Un caporal :* — Dans près de 15 ans, nous aurons une guerre religieuse avec l'URSS. Nos idéologies sont trop différentes pour pouvoir nous entendre.

▶ *Un soldat :* — Dans quelque 20 ans, un petit pays ambitieux tel que l'Argentine décidera qu'il a besoin de nouveaux marchés...

▶ *Un autre marin :* — Une autre guerre ? S'il y en a une, ce sera notre faute. Cette fois-ci les Alliés sont supposés prévenir les guerres, et non se croiser les bras...

▶ *Une femme :* — Oui, il y aura une autre guerre. Car la sainte Bible, que je lis, dit qu'il y aura des guerres jusqu'à la fin du monde... Si chacun se disait : « Ce qui vous appartient gardez-le, et ce qui m'appartient je le garde », il n'y aurait plus jamais de guerres. Mais aussi longtemps que je voudrais mettre la main sur ce que vous possédez tout en vous demandant d'être satisfait de la façon dont je vous dépouille, il y aura des guerres...

▶ *Une infirmière :* — Je suis très fatiguée. Je viens de quitter mon travail dans un hôpital pour soldats blessés, et je puis vous assurer qu'il passera beaucoup de temps avant que *cette* guerre finisse pour ces gars. Je ne sais rien à propos d'une autre guerre... Mais je suis certaine d'une chose : c'est que quiconque a passé une heure seulement dans cet hôpital ne voudra jamais d'une nouvelle guerre.

▶ *Un caissier :* — Je doute qu'il y ait une autre guerre, pour la simple raison que n'importe quel pays qui essaiera de s'attaquer aux Etats-Unis ou à la Grande-Bretagne — qui seront toujours alliés — sera effacé de la terre...

▶ Des 58 personnes qui furent interrogées, 27 ont été affirmatives, 19 négatives et 12 n'avaient pas d'opinion... De ceux qui croyaient à une guerre, six la prévirent contre l'URSS ; deux contre l'Angleterre ; un contre les deux réunies ; deux contre l'Argentine ; et un contre le Japon. Un a prévu une guerre civile !... Les autres déclarèrent n'être sûrs que d'une chose : c'est que l'Amérique devra se battre contre « quelqu'un » !...

CANONS ET TANKS EN CAOUTCHOUC...



La *United States Rubber Company* a récemment révélé les détails d'un immense bluff américain au cours de la guerre européenne et qui consistait en l'emploi de canons et de tanks en caoutchouc, maniés par des troupes spéciales de l'armée américaine en vue d'induire en erreur les pilotes nazis... Ces objectifs postiches en caoutchouc une fois gonflés ressemblaient à s'y méprendre à de véritables tanks, canons antiaériens et grosses pièces d'artillerie. Des effets de sonorisation complétaient l'illusion voulue. A plusieurs reprises, les Allemands tombèrent dans le piège et prirent ces « accessoires » pour de véritables « concentrations de matériel »...

Ces « armes » postiches furent souvent employées pour obtenir des effets de diversion et obligèrent effectivement les Allemands à dégarnir des secteurs que le haut commandement américain avait l'intention d'attaquer.

Des effets de sons tellement réalistes furent obtenus, que les Nazis, de l'autre côté de la ligne du front, pouvaient entendre le grincement des chenilles des « tanks » en marche... Puis, lorsque l'effet désiré était atteint et que ces instruments avaient fini leur tâche dans un secteur déterminé, ils étaient rapidement dégonflés et transportés dans un nouveau secteur...

Ces « tanks » en caoutchouc furent employés, pour la première fois, au cours du débarquement sur la côte normande, en juin 44 ; ils remportèrent un tel succès que le haut commandement généralisa leur utilisation dans toutes les campagnes qui suivirent...

Une illustration significative de la facilité avec laquelle ce matériel lourd-postiche pouvait être déplacé a été fournie par le fait que deux ou trois hommes pouvaient facilement soulever un « tank » Sherman à bout de bras et le transporter d'un endroit à l'autre.

UN MOT DE VERSAILLES...

La « réunion des Cinq » qui eut lieu à Londres a rappelé Versailles et ses interminables réunions au cours desquelles les maîtres de l'Europe essayaient de mettre de l'ordre sur le Continent.

Un ami de Lloyd George racontait récemment cette anecdote :

Entre deux séances, le Premier Ministre britannique, bavardant avec son ministre des Affaires Etrangères, lui dit que Gladstone était un grand homme.

— Oh ! non... pas du tout ! s'écria Bonar Law. Gladstone n'était qu'un fumiste...

Les avis furent partagés.

Tout à coup, on vit approcher Clemenceau, et l'on décida de s'en tenir à son opinion.

— Qu'en pensez-vous, cher ami ? lui demanda le « sorcier gallois ».

— Messieurs, tous les grands hommes sont des fumistes ! rétorqua le « Tigre ».

FEMME DE DEMAIN



Sous quelles formes — et quelle ligne — nous apparaîtra la Femme de demain ?

Cette question a préoccupé Dr Abdul El Domingo, du Conservatoire d'Istanbul (Division des recherches culturelles), qui, après de sérieuses études sur la beauté féminine à travers l'histoire, depuis Hélène de Troie, Cléopâtre et Marie-Antoinette jusqu'à nos jours, est parvenu, nous dit-on, à cette conclusion que la Beauté de l'avenir devra avoir les mesures suivantes :

Hauteur :	5 pieds 6 1/2 pouces	(171 cm.)
Poids :	64 kilos	
Buste :	35 pouces	(87 cm. 50)
Taille :	25 „	(75 cm.)
Hanches :	35 „	(87 cm. 50)
Genoux :	7 7/8 „	(19 cm. 75)

Comme il fallait s'y attendre, Hollywood a... « sauté » sur ces chiffres et s'est mis à la recherche de cette femme idéale... Et l'on découvrit, tout à fait par hasard (*sic*), qu'ils coïncidaient avec les mesures de la charmante nouvelle vedette Adèle Jergens qui peut se flatter d'être en même temps la femme d'aujourd'hui et de demain !...

N. A.



DÉLASSONS-NOUS

MOTS CROISES

par N. G. T.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1										■		
2						■		■				
3							■					
4	■		■						■		■	
5			■									■
6						■		■				
7				■								■
8						■					■	■
9		■			■		■					
10		■	■						■			
11	■		■		■							
12							■		■			

Horizontalement. — 1. Elle s'étudie aussi dans l'espace ; Préfixe. — 2. Il a diminué la valeur de l'espace ; L'importance de son contenu est espacée. 3. — Physicien hollandais qui étudia certains aspects d'optique à distance ; Elle luit dans l'espace céleste. — 4. Se trouve dans tout espace humain. — 5. Note ; Infiniment petit, qui pourtant charge l'espace. — 6. Fit occuper moins d'espace ; Il franchit maints espaces avant d'atteindre : jeunesse, fortune et amour. — 7. Se parlait en certain territoire français ; Cette attraction est du domaine de l'espace. — 8. Espace à être occupé ; Son espace est limité dans les jours et les heures. — 9. Se meut dans l'espace : Souille de son odeur l'espace environnant. — 10. Remplit sans discernement un espace vital ; Enlève de sa place. — 11. Retournés à la même place. — 12. Fait occuper certainement moins d'espace à certaine toison ; Trouve sa place dans un sport.

Verticalement. — 1. Ils occupent l'espace aérien ; Pays qui n'a jamais eu sa place sur notre globe. — 2. On le promène élégamment dans l'espace ; Trouve en tout lieu sa valeur. — 3. Sauva certaine place romaine ; Phonétiquement : habitant d'un espace européen. — 4. Elles continuent même après leur mort à occuper un espace sur terre ; Mauvaises pour la gent avide d'espace. — 5. Figure de construction qui ne s'élève pas dans l'espace. — 6. Est venue prendre sa place ; Bouche l'espace. — 7. Ile ; Espace humide ; Pronom. — 8. Possèdent ; Espace occupé. — 9. Terminaison de plusieurs adjectifs ; Elle a la première place. — 10. Remettrons quelqu'un à sa place. — 11. Fille de Cadmus ; Fendit le premier l'espace marin ; Tirée de sa place. — 12. A sa place dans la littérature champêtre ; Se place en tête.

PASSIONS DE FLEURS

Quoi ! les fleurs auraient des passions ? Mais, oui. Elles connaissent la haine et l'amitié. La rose, par exemple, et le réséda se détestent. Rapprochés l'un de l'autre, ils se faneront avec une rapidité surprenante au milieu d'autres fleurs restées fraîches. Au contraire, l'héliotrope et l'œillet ont l'un pour l'autre la plus vive sympathie. Enfin il existe des fleurs égoïstes, éprises de violence, tuant tout ce qui approche d'elles. C'est du moins un naturaliste allemand qui nous le dit, après avoir longtemps étudié la psychologie florale.

LE BONHEUR DANS LE MARIAGE

Le mariage est la première des sociétés ; c'est celle qui, par sa nature, influe le plus directement sur le bien-être de l'homme... L'estime et l'amitié sont bien plus nécessaires que l'amour même au bonheur des époux. Est-il rien de plus délicieux que cette heureuse sympathie, cette conformité de goûts, cette indulgence réciproque, ces constatations si douces qui font que deux êtres unis déjà par les liens du plaisir s'identifient, se soutiennent mutuellement par le désir continuel de se plaire ? L'estime les ramène à l'amour et l'amour à l'estime...

Baron d'Holbach

NE DITES PAS... MAIS DITES...

Ne dites pas : J'y vais incessamment. *Dites :* J'y vais immédiatement.

Ne dites pas : Comme de juste. *Dites :* Comme il est juste.

Ne dites pas : Il est dans le lac. *Dites :* Il est dans le lacs.

Ne dites pas : Malgré que j'aie besoin... *Dites :* bien que j'aie besoin...

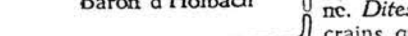
Ne dites pas : Vous arrivez comme mars en carême. *Dites :* Vous arrivez comme marée en carême.

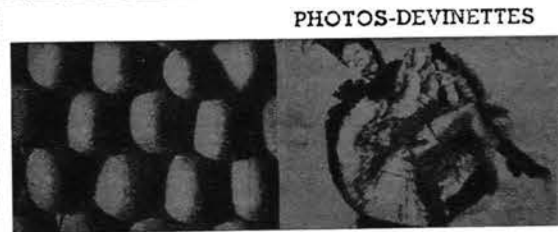
Ne dites pas : Vous me traitez moins bien que lui. *Dites :* Vous me traitez moins bien que vous ne le traitez, ou il me traite mieux que vous ne me traitez.

Ne dites pas : Moyennant que. *Dites :* Pourvu que, à condition que.

Ne dites pas : Je crains qu'il ne vienne. *Dites :* Je crains qu'il vienne, ou je crains qu'il ne vienne pas.

PHOTOS-DEVINETTES





Cette photo représente :
a) des balles de tennis
b) des têtes d'allumettes
c) des oranges
d) des pommes de terre

Elle danse :
a) une rumba
b) un fandango
c) le cancan
d) la farandole

Cette combinaison de cartes représente :
a) un full
b) un flosh
c) un brelan
d) un flosh royal

RIONS

Le professeur. — Alors, André, qu'est-ce que vous avez vu d'intéressant pendant vos vacances ?

André. — Oh ! Pas grand'chose... Rien qui justifierait une narration, m'sieur !

•

— Docteur, j'ai été chez un pharmacien...

— Naturellement on commence par aller voir un pharmacien. Je suis curieux de savoir quelle bêtise il vous a conseillé de faire ?

— Il m'a conseillé de venir vous voir !

•

— Vous avez votre permis de conduire une auto ?

— Non, mais j'ai mon diplôme d'infirmier.

•

Chez l'antiquaire.

La vieille dame. — On m'a vendu cette statuette. Est-elle réellement ancienne ?

L'antiquaire. — Chère madame, aujourd'hui toutes les antiquités sont truquées, fardées, maquillées... et croyez bien que je ne dis pas ça pour vous...

•

Le père. — Tu entends, je te défends d'aller pêcher avec Lucien. Il vient d'avoir la rougeole.

Paul. — Oh ! pas de danger, papa. Tu sais bien que, quand je vais à la pêche, je n'attrape jamais rien.

•

Alice. — Mon nouveau chapeau te plaît-il ?

Georgette. — Oui, il y a une dizaine d'années j'aurais aimé en avoir un pareil.

(*LES SOLUTIONS EN PAGE 15*)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)